

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14ME ANNÉE, No 679.—SAMEDI, 8 MAI 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'an 1897, au Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

Mgr MERRY DEL VAL, délégué apostolique au Canada

D'APRÈS PHOTO. LAPRÉS & LAVERGNE, 360, RUE SAINT-DENIS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 8 MAI 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Poésies : Sonnet, par A. Hurteau ; A son excellence Mgr Merry del Val, par J. Fleury.—A Hermance, par Lucette.—Récit de voyage : A travers le Groënland, par F. Nansen.—Le concours de sabre, par F. de Nion.—Type de l'armée turque, par F. P.—Poésie : Le rossignol, par Lamartine.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—D'un horizon à l'autre, par J.-E. R.—L'Anglais insolent, par P. Cahuet.—Les événements de Cuba.—Petite poste en famille.—La Mode.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Valleyfield.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Portrait de Mgr Merry del Val, délégué apostolique.—Arrivée à Suda d'un demi bataillon du 8e régiment de ligne français.—Salaberry de Valleyfield : Résidence épiscopale de Mgr Emard ; Le salon du palais épiscopal ; Le collège et le Jardin de l'Enfance.—L'insurrection à Cuba : Bataille de Rio Hondo.—Le rossignol.—Gravure du feuilleton.—Mode.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

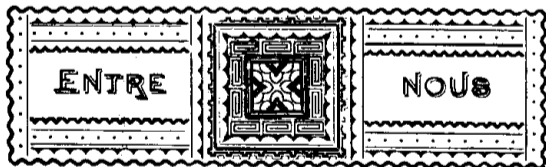
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Montréal a une exposition annuelle d'œuvres d'art, un salon, selon le mot accepté, un salon bien modeste encore et qui ne date pas de Louis XIV, comme celui de Paris, mais seulement de quelques années, et on paraît s'en occuper un peu, bien peu, trop peu cependant, car je ne crois pas me tromper beaucoup en disant que deux cents Canadiens-français, sur les cent cinquante mille de notre ville l'ont visité, cette année.

Peintures, statues, etc. tout ça c'est des *bébelles*, dit Jean-Baptiste qui ne semble apprécier que les chromos à bon marché et mal faits et les machines informes, en plâtre, colportées par des Italiens.

C'est malheureux pour Jean-Baptiste ; mais c'est comme ça.

Je sais bien qu'il y a des exceptions, des hommes qui aiment les beaux-arts, mais ils sont tellement rares qu'ils passent pour avoir une marotte, une toquade que l'on veut bien reconnaître comme tout à fait inoffensive. C'est encore beaucoup de bonté.

Cependant, je le répète, le salon actuel de l'Art Gallery a attiré l'attention de quelques personnes ;

attention qui s'est manifestée par des critiques qui n'ont pas plu à certains artistes, qui ont commis la grande faute de vouloir réfuter les articles publiés.

\*.\* Les artistes n'aiment pas la critique et détestent cependant le silence. Comment concilier ces deux sentiments ?

Cela est bien simple et c'est ce qu'a fort bien dit un écrivain, Arsène Alexandre, dans un article intitulé *Critiques et Œuvriers*, paru dernièrement dans le *Figaro*.

Je ne puis le citer en entier, mais je vais m'efforcer de le résumer, tout en prenant parfois des phrases du texte :

Les "œuvriers," comme le mot l'indique bien, sont les écrivains, artistes, etc, qui produisent et qui pour cela même qu'ils ont produit, soumettent leurs ouvrages au jugement de la foule et sont sensés devoir se soumettre aux critiques.

Mais en ce dernier point, "l'œuvrier," l'artiste, reste toujours l'homme très susceptible qui existe en chacun de nous. Les éloges qu'on adresse à son rival restent toujours démesurés, et ceux qu'on lui accorde à lui-même un peu trop mesurés. "En revanche, il boit du lait quand il lit la plus véhémement critique des ouvrages de son voisin, et du vitriol quand on formule de légères et même bienveillantes réserves sur les siens propres."

Dans notre bon Canada, les vraies critiques sont rares et, qu'il s'agisse d'un livre, d'une œuvre musicale ou d'un tableau, c'est toujours supérieur, magnifique, extraordinaire, supérieur à tout ce que les autres pays ont produit. Bref, on ne fait qu'encenser, sans se douter que cet encens fait plus de mal que de bien, "de telle sorte, et ici je cite l'auteur nommé plus haut,—que lorsque paraît un article bien libre et bien franc, ne ménageant point un livre, ou une partition, ou une toile, ou un homme, le lendemain tout le monde se le signale, en ces termes : "Avez-vous lu l'éreintement d'un tel ?" et l'on ajoute en se chuchotant : "Savez-vous ce qu'il y a là-dessous ?"

Il peut n'y avoir rien autre "là-dessous" que le plaisir d'écrire conformément à sa conscience, ou à ses passions. Mais cela paraît si drôle de rechercher des plaisirs aussi anormaux, aussi peu à la mode, que l'on ne peut plus croire à l'impartialité de celui qui a seulement le souci de se montrer véridique.

\*.\* Et puis, ce qui paralyse la critique chez nous, c'est que l'on se connaît trop, et il est toujours difficile de faire admettre—il faut prendre l'humanité telle qu'elle est—que "Chose" ou "Tel," que tout le monde connaît et voit chaque jour, puisse avoir des idées justes et spéciales sur certains sujets.

—Quand on pense que X... se mêle de critiquer l'œuvre de A... !

—C'est son droit.

—D'accord, mais où a-t-il appris tout cela ?

—Cela ne vous regarde pas.

—Pardon, s'il est si fort que ça, pourquoi donc ne produit-il pas lui-même ?

—Il ne s'agit pas de produire. X... écrit son opinion, de même que tout le monde l'exprime en parlant. La seule question est de savoir s'il a raison ou tort, et en cela comme en bien d'autres choses, c'est au public à accepter ou à répudier l'opinion qu'il a donnée.

Il est certain que jamais une critique mal fondée n'a empêché une belle œuvre d'être reconnue comme telle, de même que les plus grands éloges d'une chose mauvaise n'ont pu la faire accepter comme bonne.

Je dis que l'on se connaît trop dans notre petit monde littéraire et artistique, et Arsène Alexandre va bien plus loin, il pose en principe "qu'il ne devrait exister aucun rapport entre les œuvriers et les critiques. Ils ne devraient jamais être présentés l'un à l'autre. Ils devraient fuir toute présentation avec épouvante.

"Ce sont deux métiers séparés, que chacun devrait exercer dans son coin, sans savoir ce qu'en pensera l'autre. Lorsqu'un homme a fait une œuvre et l'a sou-

mise au public, et qu'un autre a porté sur cette œuvre un jugement motivé, ils doivent se tourner le dos, s'ignorer et recommencer le lendemain. Lorsque, au contraire, celui qui a produit une œuvre se fâche contre le critique qui le blâme, il l'outrage ; lorsqu'il le remercie, il l'insulte."

\*.\* Québec a eu aussi dernièrement une petite exposition, une exposition particulière, des toiles nouvelles d'un peintre anglais, M. Wickenden, qui a fait un séjour de quinze ans environ, à Paris.

J'avais déjà vu des œuvres de M. Wickenden, l'an dernier, alors qu'il avait exposé des peintures, des aquarelles, des dessins et des lithographies et les journaux de la vieille capitale ne lui ont pas ménagé les éloges.

J'avais lu tous les articles publiés à ce sujet et, j'avoue avec la plus grande candeur, que je crus avoir la berlue en allant visiter cette exposition d'œuvres encensées avec tant d'ensemble et d'enthousiasme.

On en disait tant et tant de bien, on célébrait à si grands sons de trompe le talent hors ligne de l'artiste, que je fus sous l'impression que quelqu'un de mal intentionné m'avais mis le doigt dans l'œil, pour m'empêcher de voir des chefs-d'œuvre.

Rentré chez moi, j'ébauchai un article de critique, mais je commis l'imprudence de le lire à quelqu'un qui me dit aussitôt :

—Mon cher, croyez-m'en, ne publiez pas cela.

—Pourquoi ? Ne trouvez-vous pas que j'exprime des idées justes ?

—Parfaitement, mais vous oubliez que toute vérité n'est pas bonne à dire. Vous oubliez que l'artiste est Anglais et que vous ne l'êtes pas...

—Mais, l'art n'a pas de patrie. Il ne s'agit pas de la nationalité du peintre, mais bien de ses productions.

—Vous oubliez qu'ici, la race, la politique et souvent même la religion, ont une influence sur tout et que votre critique sera regardée comme l'expression déguisée de vos idées religieuses, politiques et patriotiques. Enfin on croira que la question d'art n'est qu'un prétexte...

Et mon compagnon me dit bien d'autres choses encore, tant et si bien que je jetai mon article au panier.

Je ne le regrettai pas trop, car j'appris, quelques jours plus tard, que M. Wickenden avait reçu de très belles commandes qu'il devait exécuter pendant l'hiver, et que, recevant un bon prix, il produirait certainement quelque chose de très bon.

Et je suis allé voir les choses produites.

Et j'ai cru, encore, avoir la berlue, malgré les nouveaux articles élogieux écrits par des gens qui se connaissent en peinture comme moi en droit canon.

J'ai vu les portraits : de Son Honneur le lieutenant-gouverneur, sir Adolphe ; de l'honorable Pierre Garneau ; de Son Honneur le maire Parent, et enfin un portrait de femme... et... je n'irai plus les revoir.

—Mais, enfin, ça ressemble-t-il ?

—Dame ! dire que ça ressemble, ça ne ressemble pas, mais dire que ça ne ressemble pas, ça ressemble.

—Comprends pas.

—Je comprends très bien. Si une ressemblance vague vous suffit, ces portraits doivent vous satisfaire, au même titre qu'une photographie quelconque. Mais si vous demandez au portrait non seulement la ressemblance, mais l'expression, le mouvement, la vie ; si vous voulez sentir des muscles, des formes sous le vêtement, au lieu d'une sorte de spécimens d'habits de tel ou tel tailleur, alors vous ne serez pas du tout content...

Et je l'emmenai voir le portrait de l'orateur de l'assemblée Législative, l'hon. P.-E. Leblanc, je lui en fis remarquer les qualités et même les défauts et mon homme comprit tout à coup.

—Sapristi, vous avez raison. Ce portrait ne ressemble pas du tout à ceux que nous venons de voir. Il est vivant, on croirait qu'il va parler, tandis que les autres...

—Les autres ?

—Eh mais ! comment dire ?... Ils ne parleront jamais.

C'est bien cela. Et cependant, M. Wickenden a du talent, mais il en a oublié dans ses portraits.

\*.\* Et maintenant, quelle est la morale de cette critique ?

La voici. Encouragez nos artistes locaux ; donnez-leur des commandes, et ils produiront du bon. Il y en a qui ont beaucoup de talent, mais comme vous les voyez tous les jours, comme vous les connaissez depuis leur enfance, vous ne pouvez croire à ce talent qu'ils ont acquis au prix de bien des années d'études et de travail.

Que Saint-Charles, Huot, Dyonnet, Larose et tant d'autres signent leurs toiles d'un nom exotique et vous verrez le succès qu'ils auront !

\*.\* L'aventure dans laquelle la Grèce s'est lancée d'une manière assez folle, à propos de la Crète, touche à sa fin et la paix de l'Europe ne sera pas en danger, espérons-le.

Il est vrai que le roi des Hellènes pourrait bien perdre son trône, mais cela n'a pas grande importance et le peuple grec ne ferait qu'y gagner, car ce triste sire a fait preuve d'une telle imprévoyance, pour ne pas dire plus, qu'il a perdu tout prestige.

Quand son armée fut forcée d'abandonner Larisse devant la supériorité des Turcs, le prince héritier demanda à son père des ordres sur ce qu'il avait à faire.

« Défendez Larisse, si vous le pouvez ; sinon agissez selon les circonstances. »

Telle fut la réponse typique de ce singulier successeur de Léonidas, auquel il ne ressemble guère.

Cela rappelle l'anecdote si bien connue dans la région d'Ottawa :

Un des plus riches marchands de bois du pays, reçut un jour une dépêche de son contre-maitre :

« Le feu est au chantier. Que faire ? »

Le patron répondit aussitôt :

« Eteignez-le. »

La réplique du marchand a du moins le mérite d'avoir du bon sens, tandis que celle du roi est une Lappissade toute pure.

Quoi qu'il en soit, les plus à plaindre, dans toute cette affaire, sont les malheureux Crétois qui, comptant sur les belles promesses des Grecs, se sont révoltés pour secouer le joug musulman et qui vont payer cher leurs velléités d'indépendance.

D'un autre côté, que faut-il penser de ce roi s'en allant en guerre contre une puissance dont il ignore la supériorité au point de vue militaire, et devant lequel il est obligé de battre en retraite après quelques engagements ?

\*.\* Une autre campagne vient aussi de finir.

La fameuse campagne menée par M. Tardivel, dans la *Vérité*, pour prouver l'existence de Diana Vaughan.

Diana Vaughan n'existe pas et n'a jamais existé, et M. Tardivel qui avait fait un voyage en Europe, dans le seul but de la voir, en compagnie du fameux fumiste, Léo Taxil, a télégraphié que celui-ci avait avoué froidement qu'il s'était moqué des naïfs qui avaient ajouté foi à ses blagues colossales.

« Ecœuré ! » dit M. Tardivel, dans son télégramme.

Ecœuré ! Il n'a cependant pas à se plaindre, car il subit en ce moment la peine du talion. Après avoir écœuré si longtemps ses lecteurs, avec ses histoires fumambulesques sur cette Diana Vaughan, le voilà pris de nausées, à son tour, et, contemplant son œuvre, il doit se dire que cela n'était pas bien.

Certaines personnes prétendent que M. Tardivel est convaincu quand il soutient les thèses les plus grotesques et que l'on ne peut pas mettre en doute sa bonne foi. D'accord, mais quel nom faut-il donner alors à la névrose dont il est atteint ? Comment expliquer qu'un homme doué d'une certaine intelligence—bien qu'il n'ait pas plus que moi inventé la poudre, comme il a eu la gracieuseté de l'écrire un jour—ait pu être la

dupe d'une malice cousue de fil blanc, d'une fumisterie énorme comme celle de Diana Vaughan, conçue par Taxil dans le seul but d'exploiter la bêtise humaine ?

Cependant, chose étrange au premier abord, la nouvelle télégraphique de M. Tardivel, la mystification de M. Tardivel, l'écœurement de M. Tardivel, n'ont pas fait sensation dans le pays. M. Tardivel ne peut plus nous surprendre, nous étonner, nous intéresser.

Son cas est connu et jugé, et il suffit qu'il attaque un homme ou une œuvre pour que le public soit convaincu que pour avoir la vérité, il faut prendre exactement la contre partie de ce qu'il dit.

Il affirmait l'existence de Diana Vaughan, personne n'y croyait avec raison—Diana Vaughan n'existe pas.

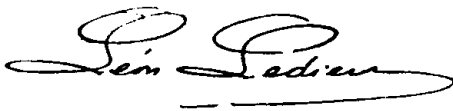
\*.\* Mais j'allais oublier la campagne la plus importante pour nous, la campagne électorale qui tire à son terme, et, vraiment, ce n'est pas malheureux.

Ce qui est bien plus écœurant que l'écœurement de M. Tardivel, c'est le ton des journaux depuis le commencement du travail électoral, et la plupart des discours des lutteurs politiques.

On se traite de voleurs, de bandits, de canailles, de lâches, de misérables, etc., etc., en même temps qu'on affirme les convictions religieuses les plus ardentes. Mais c'est insensé ! Comment ces gens-là peuvent-ils s'imaginer faire croire qu'ils ont des sentiments religieux quand il est évident qu'ils méprisent le principe culminant de la religion : la charité ?

On a beau dire que les injures ne s'adressent qu'au politicien et non à l'homme, c'est une triste explication et ce qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'en agissant ainsi on habitue le peuple à mépriser ses gouvernants et à croire que tous les hommes politiques sont des gens malhonnêtes.

Enfin, cela va finir, la toile va tomber et le public retournera à ses affaires, après avoir vu se jouer la comédie « quinquennale, » qui a pour titre : *les Elections*.



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 5 avril 1897.

Dernièrement, le gouvernement du Canada envoyait à Paris, pour y faire des recherches historiques dans les Archives de la Marine, M. Edouard Richard le très distingué et très patriote historien de l'Acadie.

Il y a quelques jours, M. Richard a trouvé des lettres d'un intérêt historique très grand, dans la collection Moreau de Saint-Méry.

Elles concernent Mlle de Verchères, notre fameuse héroïne.

Je suis allé au Ministère des Colonies où sont transférées les Archives de la Marine pour prendre une copie de ces lettres dont j'envoie aujourd'hui la première au *MONDE ILLUSTRÉ*.

On affirme que ces lettres n'ont jamais été publiées auparavant.

Seul, peut-être, notre historien M. Benjamin Sulte, pourrait me dire si ces lignes de Mlles de Verchères étaient connues ?

Voici donc la première de ces deux lettres ; elle est adressée à M. le comte de Maurepas, qui était alors ministre à la cour du Grand Roi :

A Mme la comtesse  
de Maurepas.

Madame,  
Nos Canadiens ne reçoivent du bien que sous les auspices de Mgr le comte de Maurepas qu'ils regardent comme leur protecteur. Les cruelles guerres que nous avons eues jusqu'à présent contre les Iroquois ont donné lieu à plusieurs de ma patrie de donner des preuves du zèle ardent qu'ils ont pour le service du prince. Quoique mon sexe ne me permette pas d'avoir d'autres inclinations que celles qu'il exige de moi,

cependant permettez-moi, Madame, de vous dire que j'ai des sentiments qui me portent à la gloire comme bien des hommes.

Le hasard a fait que me trouvant à l'âge de 14 ans environ, à quatre cents pas du Fort de Verchères qui est à mon père, à huit lieux de Montréal, dans lequel il n'y avait qu'un soldat en faction, les Iroquois qui étaient cachés aux environs dans les huissons, firent tout-à-coup une irruption sur tous nos habitans dont ils enlevèrent une vingtaine. Je fus poursuivi par un Iroquois jusqu'aux portes, mais, comme je conservai dans ce fatal moment le peu d'assurance dont une fille est capable et peut être armée, je lui laissai entre les mains mon mouchoir de col et je fermai la porte sur moi en criant aux armes et sans m'arrêter aux gémissements de plusieurs femmes désolées de voir enlever leur maris, je montai sur le bastion où était le sentinelle. Vous dirais-je Madame, que je métamorphosai pour lors en mettant le chapeau du soldat sur ma tête et que faisant plusieurs petits mouvements pour donner à connaître qu'il y avait beaucoup de monde, quoiqu'il n'y eut que ce soldat, je chargeai moi-même un canon de quatre livres de balles que je tirai sur eux. Ce coup si précipité eut heureusement tout le succès que je pouvais attendre pour avertir les forts voisins de se tenir sur leurs gardes, crainte que les Iroquois ne fissent les mêmes coups.

Je sais, madame, qu'il y a eu en France des personnes de mon sexe dans cette dernière guerre qui se sont mises à la tête de leurs paysans pour s'opposer à l'invasion des ennemis qui entraient dans leur province. Les Canadiennes n'auraient pas moins de passion de faire éclater leur zèle pour la gloire du Roy, si elles en trouvaient l'occasion.

Il y a cinquante-cinq ans que mon père est actuellement au service ; sa destinée n'est pas heureuse, la nôtre l'est encore moins. Nous regardons Mgr de Maurepas comme le soutien du Canada. Pour nous, Madame, honorez-nous, nous autres filles, de vos bontés. Qu'il plaise à votre générosité me faire avoir une petite pension de cinquante écus, comme à plusieurs femmes d'officiers du pays qui en ont. Si je ne puis espérer cette grâce, que le bien que vous voudriez me faire rejaillisse du moins sur un de mes frères qui est cadet dans nos troupes. Faites lui donner, s'il vous plaît, une enseigne. Il sait le service, il s'est trouvé dans plusieurs expéditions contre les Iroquois. J'en ai même eu un de brûlé par eux. Nous serons obligés de continuer nos prières à Dieu pour votre prospérité et celle de Mgr de Maurepas.

Je suis avec un très profond respect votre très humble, très obéissante et très respectueuse servante,  
MARIE MADELEINE DE VERCHÈRES.

De Québec ce 15 octobre 1689.

La deuxième lettre, qui est une relation écrite à la demande du gouverneur de la colonie, est encore plus intéressante. Je la publierai dans une prochaine chronique.

M. Richard a aussi trouvé une foule d'autres documents très importants et qui seroient d'un intérêt très grand pour une future histoire de notre glorieux passé.

Bientôt, peut-être, des pages jusqu'ici un peu obscures rayonneront davantage, et donneront une raison de plus à notre juste fierté.



## SONNET

LAISSEZ AU PAUVRE SON ILLUSION

O riches qui nagez dans la pourpre et dans l'or,  
Vous qui buvez sans cesse au fleuve des délices,  
Vous qui savez noyer les remords de vos vices  
Dans le vin, dans le bal au somptueux décor ;

Vous qui de l'infortune ignorez les supplices,  
Vous qui voyez toujours grossir votre trésor,  
Vous qui riez, chantez et puis chantez encor,  
Vous couronnant de fleurs, adulant vos caprices,

Au nom du Christ Sauveur et de la charité,  
Si jamais l'indigent sur vos seuils arrêté,  
Et vous tendant la main, d'un ton faible et qui pleure,

Caresse un rêve vain pour tromper son malheur,  
N'allez pas étouffer ce rayon dans son cœur,  
Lui ravir son espoir : c'est souhaiter qu'il meure.

ADOLPHE HURTEAU.

Montréal, avril 1897.

## A SON EXCELLENCE MGR MERRY DEL VAL

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE

Lorsque la mer est calme et le ciel sans nuage,  
Le navire obéit au simple timonier ;  
Mais la barre est aux mains d'un hardi nautonnier.  
Quand le vent se déchaîne et que gronde l'orage,

Pour vaincre l'ouragan et déjouer sa rage,  
Il faut joindre à la foi du noble chevalier,  
La prudence d'un sage et le bras d'un guerrier,  
Un cœur exempt de crainte, un indompté courage.

Notre barque voguait vers un sombre récif :  
Un pilote nous vient, jeune, vaillant, actif,  
A la voix du Pontife en qui chacun espère.

L'auguste prisonnier, en dépit de ses fers,  
Est le maître des rois ; et son grand cœur de père,  
Dans son amour immense, embrasse l'univers.



Ottawa, avril 1897.

## A HERMANCE

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE

Je me propose aujourd'hui de voyager, mais je ne m'éloignerai pas ; je vais simplement voyager autour de ma chambre, laquelle est assez grande. Est-elle laide ou jolie ? Les indifférents ne la trouveraient peut-être pas jolie, mais moi, je l'aime beaucoup ainsi, telle que je me la suis faite...

De la fenêtre, on découvre le plus beau des panoramas. Comme la maison est élevée, on voit les clochers des églises, des institutions religieuses et les longues cheminées noircies des usines. A droite, nous apercevons la montagne qui nous envoie son bon air et sa fraîcheur, dans les temps chauds. L'hiver, la verdure fait place à la neige, à la belle neige d'une si éclatante blancheur ! Voilà bien des coups d'œil dignes de reposer l'esprit et le cœur. Je passe la plus grande partie de mon temps dans ma chambre, entourée des mille objets qui me sont chers au souvenir et à l'âme. Aussi, désiré-je causer avec chacun particulièrement.

Voici mon lit. Oh ! que je suis aise de l'avoir pour me reposer des fatigues de la journée ! C'est toujours avec regret que je le quitte le matin ; car, c'est alors que mon oreiller moelleux me fait ses grandes caresses et me dit ses plus tendres choses ! Que n'est-il pas aussi pour l'ouvrier qui, le soir, revient chez lui brisé, après un dur labeur ? Comme il doit être heureux d'avoir un bon lit pour réparer ses forces ! Mais le malade, qui est pendant des semaines et des mois cloué sur un lit de souffrances, n'a-t-il pas grande hâte de le quitter, cet ami de la jeunesse et du travailleur laborieux ? Oui, peut-être ; mais il bénit Dieu qui lui fournit une couche pour reposer ses membres perclus et refaire une santé qu'il emploiera à le servir toujours. C'est au chevet de mon lit que je demande à Dieu de répandre ses grâces abondantes sur ma famille et sur mes amis.

Tout à côté, ma vue se porte sur une petite montre qui m'est très précieuse, car c'est un souvenir de ma mère. Le temps passe vite : j'ai déjà dix-huit ans et pourtant il me semble que c'était hier que j'en avais dix ! La vie est courte ; il faut savoir en profiter. Nous ne sommes, sur la terre, que de simples voyageurs...

En face de moi, la glace me renvoie mon image : l'aimé-je beaucoup ma glace ?... J'avoue que j'ai un petit faible pour elle ; pourtant, ce petit défaut ne m'égare pas jusqu'à la coquetterie. Mais que de femmes s'oublient devant leur glace en longue causerie avec elles-mêmes ! Que de jeunes filles prennent ici leurs premières leçons d'orgueil, de hauteur, de mépris !... La glace est d'une grande utilité ; mais elle ne doit pas être la conseillère de la vanité. Elle voit bien des choses, cette compagne indispensable de la vie

d'une femme : quel dommage qu'elle ne puisse écrire ses mémoires !

A ma droite, sur des rayons, sont disposés quelques livres qui m'aident à passer agréablement mes heures de loisir. Sur la toilette, ma vue se repose sur quelques dessins, cadeaux de mes compagnes du couvent. Ils me rappellent de bien doux souvenirs.

Il y a aussi, tout près, un album qui renferme les portraits de mes parents et de mes amies. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je les regarde, ces figures chéries ! Je me sens profondément émue lorsque je vois les photographies de ces personnes que j'ai tant aimées et qui ne sont plus !... Notre tour viendra à nous aussi ; il faudra partir et laisser tout ce qui nous attache ici-bas...

Près de la fenêtre est mon secrétaire. C'est là que je fais mes devoirs, que j'apprends mes leçons, que je recueille les pensées que j'ai trouvées jolies dans mes lectures, et que je prends aussi des notes sur les principaux événements qui arrivent quotidiennement. J'ai plusieurs boîtes à ouvrage ; veulent-elles dire que je suis très laborieuse ? Je crois que leur nombre parle beaucoup en ma faveur. J'aime le travail : la couture et les ouvrages de fantaisie entrent dans mes goûts. Non loin de mon bureau, est mon fauteuil, mon bon fauteuil ! C'est ici que je me repose après les longues promenades que je fais pour améliorer ma santé chancelante. C'est ici encore que je rêve quelquefois, tout éveillée, que j'essaie de percer l'avenir, que je bâtis mes châteaux en Espagne ! Oh ! tous les beaux rêves que nous choisissons à quinze, dix-huit et vingt ans ! Se réalisent-ils toujours ?... Prions Dieu et la Vierge bénie de nous garder surtout dans la voie droite, celle qui conduit au port heureux...

LUCETTE.

## RÉCIT DE VOYAGE

A TRAVERS LE GROENLAND

Nous extrayons de l'ouvrage de l'explorateur Nansen : *A travers le Groenland*, traduit par Chs Rabot et publié chez Hachette, un pathétique récit des souffrances qu'il a endurées, ainsi que ses compagnons, lors de leur séjour à travers les glaciers de l'Inlandsis :

Très peu agréable est la fonction de cuisinier : celui qui a cette charge doit sortir de son sac une heure avant les autres. Nous nous réveillons la tête couverte de glace et de givre, produit de la congélation de la vapeur d'eau contenue dans l'haleine. Une fois hors du "lit," on se trouve dans une pièce où la température est d'environ 40 degrés au-dessous de zéro, et où tous les murs, excepté celui exposé au vent, sont couverts de givre. Maintenant, il s'agit d'allumer le réchaud. La manipulation d'un objet en métal, par une pareille température, n'est ni agréable ni aisée ; il est non moins difficile de remplir la lampe et d'arranger les mèches. Pour qu'elles brûlent, il est nécessaire qu'elles soient convenablement imbibées d'abord ; et, dans ces préparatifs, il vous coule de l'esprit-de-vin sur les doigts : par un pareil froid, vous risquez ainsi de vous faire de graves brûlures. Afin que les mèches fussent toujours sèches, j'avais l'habitude de les porter dans la poche de mon pantalon.

Lorsque la lampe est allumée, il faut surveiller la flamme et l'empêcher de monter trop haut. Sans cette précaution, le réservoir s'échaufferait rapidement et pourrait faire explosion. Nous évitons un tel accident en jetant de la neige sur la lampe. D'autre part, la flamme doit cependant être assez ardente, afin que la cuisson ne soit pas trop longue. Quand le thé ou le chocolat est prêt, je réveille les autres, nous déjeunons, bien enveloppés dans les sacs. Le repas achevé, on fait rapidement les préparatifs du départ, on nettoie les patins des traîneaux, on abat la tente, charge les bagages, fait des observations, puis en route.

Pendant notre voyage à travers l'Inlandsis, les heures les plus agréables étaient, sans contredit, celles que nous passions le soir sous la tente, autour de la

lampe, accroupis sur nos sacs. Avant d'entrer dans notre chambre à coucher, chacun devait secouer soigneusement ses vêtements pour ne pas y apporter de neige. Quelles qu'eussent été les fatigues de la journée le froid et les difficultés, toutes ces peines étaient oubliées une fois que nous nous trouvions à l'abri.

Lorsque le repas est servi à la lueur tremblotante de notre bougie, nous sommes les gens les plus heureux du monde. Après le souper on nettoie le bidon qui a servi à la cuisine, on le remplit de neige, puis on casse le chocolat, de manière que tout soit prêt pour le déjeuner du lendemain. Cela fait, on se glisse dans les sacs, on les ferme le plus hermétiquement possible et bientôt on s'endort.

Toutes les questions relatives à la nourriture tenaient une large place dans nos pensées. Le plus grand plaisir que nous eussions pu avoir aurait été de manger à notre faim ; le lard surtout était l'objet de nos desirs les plus ardents. Chacun de nous recevait par semaine une ration de 250 grammes de beurre ; aussi longtemps qu'il nous en resta, rien ne nous sembla aussi bon que d'en avaler de gros morceaux. Pour quelques-uns, le plaisir ne durait pas longtemps : Kristiansen mangeait toute sa ration le premier jour.

Nous avions une telle envie d'aliments gras que Sverdrup me demanda un jour à boire l'huile servant au graissage des chaussures !

Toutes les rations étaient soigneusement pesées. Elles étaient d'un kilogramme par jour et par homme. Quand nous approchâmes de la côte occidentale, la viande séchée fut laissée à discrétion ; néanmoins, nous ne parvînmes jamais à satisfaire notre faim.

A notre retour en Norvège, on demanda un jour à Balto s'il n'avait jamais été rassasié :

— Non, répondit-il, j'avais toujours faim. Vous en souviens-tu, dit-il en s'adressant à Sverdrup, un jour, lorsque nous avions une double ration, je vous demandai après le repas si vous n'aviez plus faim. " Non, n'avez-vous répondu, je suis encore affamé comme un loup."

La manière dont nous cuisinions n'eût guère satisfait les délicats. Sur le glacier, l'eau étant rare, nous ne pouvions laver le bidon servant de casserole ; cette opération aurait, du reste, été pénible par le froid auquel nous étions exposés. Le soir, après avoir fait cuire soit la soupe, soit le ragoût, on accordait comme une faveur, à un des aides-cuisiniers, le droit de recueillir la sauce encore adhérente aux parois du vase. Généralement, Balto jouissait de ce privilège et il s'acquittait de la besogne en conscience. Avec la langue et les doigts, il rendait le bidon absolument luisant, mais il ne pouvait jamais en atteindre le fond et, dans cette partie, restaient toujours quelques menus morceaux de viande ou de légumes.

Le même bidon servait ensuite à la préparation du thé et du chocolat. On y trouvait, par conséquent, une macédoine composée de feuilles de thé, de morceaux de chocolat et de graisse, dont nous nous régalaions.

Sur l'Inlandsis, une denrée presque aussi recherchée que le beurre, était le tabac. Un de nous offrit, un jour, deux francs quatre-vingts pour une seule pincée de cette précieuse substance. La petite ration, distribuée chaque dimanche, était reçue avec une joie que je ne puis décrire. Toutes les fatigues étaient alors oubliées et tous les visages souriants. Que de précautions on prenait pour ne pas en perdre la plus petite parcelle ! On fumait d'abord le tabac avec recueillement, puis, une fois la pipe vide, on essayait de tirer quelques bouffées de la cendre ; pour prolonger le plaisir, les enrégés en arrivaient à brûler le fourneau de leur pipe. Après cela, il y en avait pour une semaine. Les incorrigibles fumaient, dans l'intervalle, des débris de corde et de la ficelle. Nous n'avions pas de chique, et plusieurs d'entre nous y suppléaient en mastiquant de gros morceaux de corde. Pour faciliter la salivation, je mâchonnais, pendant la marche, des morceaux de bois, surtout du merisier, dont étaient faites les raquettes norvégiennes. Je ne saurais dire le plaisir que nous trouvions dans ces chiques d'espèce inusitée jusqu'alors.

FRIDTJOF NANSEN.

## LE CONCOURS DE SABRE

CONTE TURC

Au moment où l'on ne parle que de ces fanatiques musulmans, cherchant à anéantir tout ce qui porte le nom de chrétien, nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant le conte qui va suivre.

Ce n'est qu'un conte ; mais que la réalité est donc mille fois plus terrible que cette fiction !...

Et dans le siècle prochain, nos petits-neveux ne pourront jamais comprendre l'ignoble lâcheté des gouvernements prétendus chrétiens de l'Europe, et maudiront dans une même formule le Tudesque effronté, le perfide Anglais, le peureux Français, l'Autrichien poltron, le Russe imprégné de Judaïsme !

En ce temps-là, le sultan se trouva bien dépourvu, car son meilleur bourreau était mort ; c'est un emploi qui ne peut rester vacant dans un Etat convenablement administré, et qui ne saurait non plus se donner à la faveur. Il faut avoir fait pour cela des études.

Le sultan Mustapha commanda qu'on fit rechercher bien exactement par la ville des candidats à cette dignité, ordonnant de publier qu'un concours serait ouvert le lendemain et que le lauréat serait incontinent déclaré bourreau et comme tel investi des privilèges attachés à la charge, parmi lesquels le plus précieux est de ne se séparer jamais de Sa Hauteesse et de suivre sa personne en tous lieux.

Mais à la fin du rescrit, et dans le but d'écartier le trop grand nombre de concurrents, il était dit que ceux dont l'habileté ne serait pas reconnue seraient essorillés pour leur apprendre à entendre, avec le nez coupé pour qu'ils eussent à l'avenir une moins bonne opinion d'eux-mêmes.

De sorte qu'il ne se présenta que trois individus pour tenter l'épreuve et que le sultan, voyant cela, entra dans une colère épouvantable, d'autant que l'on avait négligé d'amener des prisonniers pour l'essai et qu'il était trop tard pour en faire venir des prisons de Stamboul. Il décida donc que l'on se contenterait de trois courtisans pris au hasard, regrettant qu'on ne pût désigner de préférence quelques-uns des ambassadeurs des rouinis qui assistaient à la cérémonie tout raidis dans leurs beaux habits dorés.

Les eunuques poussèrent par les épaules un effendi blême cueilli dans la foule et, pesant des poings sur ses épaules, ils l'agenouillèrent au haut du grand escalier de marbre dont les mille marches descendent jusqu'aux flots lents du Bosphore.

Les trois bourreaux s'avancèrent.

Le premier était un petit homme noir et musclé, à l'air fiévreux. Il tenait une lame énorme, si lourde et si massive que le dos en ressemblait au bras rond d'une femme. Le sultan fit un signe et le bourreau fit son geste.

La tête, comme un boulet de canon, décrit une parabole lointaine, vissant l'air d'une hélice de pourpre ; elle rebondit tout au bas des degrés avec un bruit cliqueté des dents sur les dalles et, d'un saut, troua la mer bleue.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent et le sultan sourit, passant sa belle main sur sa barbe soyeuse.

Et, soudain, des cris dans la foule, une ruée de terreur, la fuite : les eunuques cherchent un second sujet. A coups de courbache, ils l'amènent, le placent.

Et le second bourreau se présenta.

C'était un grand garçon à tête longue et à dents jaunes ; de longues moustaches blondes séparaient son nez mince, et il était vêtu d'un pantalon court comme les gïaours quand ils font courir leur cerceau d'acier. Une lame brillait à sa main, longue et large, nette et simple. Le sultan leva le doigt, et le bourreau s'inclina.

Le coup tombe : la tête se détache, salue, va rouler. Mais un relevé savant de la pointe la réclame, la jette en l'air : un moment vers le ciel de lumière elle monte, astre rouge dans le rayonnement des artères coupées, puis s'arrête, reçue par l'acier du sabre que l'inflexible main dresse et agite au-dessus de la foule. La tête regarde effarée, vivante presque.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent. Le sultan dit au troisième avec bonté : —Après cela, tu ferais mieux de ne pas risquer la chance.

Mais le troisième candidat sourit. C'était un homme aux lèvres roses, aux bandeaux minces de barbe grisonnante sur les joues. Un geste fréquent assujettissait sur son nez ventru de légères lunettes, et sa longue redingote était pleine de mystère et de sévérité. Il dit :

—Avec la permission de Sa Hauteesse.

Et, dans la foule, un moment oublieuse, les bras des eunuques fauchèrent, ramenèrent un être éperdu, aux yeux désorbités.

Le sultan jeta un signe, et le bourreau fit un pas.

Il tenait en main une lame bleue, si légère et si fine qu'elle semblait couper l'air : un moment, flamboyante,

il l'agita, enveloppant la tête d'éclairs ; on entendait le sifflement du fil aigu et sonore. Puis il reposa la pointe sur le sol et parut attendre.

—Eh bien ? dit le sultan.

—Eh quoi ! gémit le patient, veux-tu ajouter à mon supplice celui de l'attente et de l'angoisse ?

—Frappe donc ! cria le commandeur des croyants irrité.

Mais le bourreau, souriant, tira de sa poche une tabatière en vermeil ; il ouvrit la boîte, l'approcha des narines de la victime, ordonnant doucement :

—Respirez, mon ami ; c'est du tabac d'Espagne.

Au moment où l'autre, ayant humé la prise, éternuait, la tête tomba, roulant en bondissant sur le marbre des marches avec des soubresauts et des spasmes.

Le troisième bourreau salua en regardant le sultan. Le coup avait été si habile et si sûr que le supplicié lui-même ne s'était pas aperçu de sa décollation.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent.

FRANÇOIS DE NION.

## TYPES DE L'ARMÉE TURQUE

A la suite de la déclaration de guerre de la Turquie à la Grèce, nous croyons utile de donner la composition de l'armée Turque.

Le service militaire est obligatoire en Turquie, depuis les lois de 1886 et 1888.

L'armée se divise : en armée active ou *nizam* ; trois ans dans l'infanterie, quatre ans dans les autres armes ; la réserve, *chtiad*, deux ou trois ans de service ; la territoriale, *rédiif*, avec une durée de service de huit ans ; la réserve territoriale (*moustahfiz*), six ans.

Sur le papier—car en Turquie, il y a une énorme différence entre ce qui est et ce qui devrait être,—les troupes actives comptent environ 1,200 officiers, 170,000 hommes, avec 30,000 chevaux et 1,100 canons. La marine compte 40,000 hommes environ, 15 cuirassés, 25 torpilleurs, 15 croiseurs. La durée du service dans la marine est de cinq ans dans la marine active, trois ans dans la réserve, quatre ans dans le *rédiif*.

L'armée compte des musulmans de toutes races : Kurdes, Albanais, etc. et des Bachi-bouzouks engagés volontaires avec prime. En temps de guerre, toutes les troupes peuvent former un total de plus de 400,000 hommes.

Notre gravure donne des types de différents corps de ces troupes.

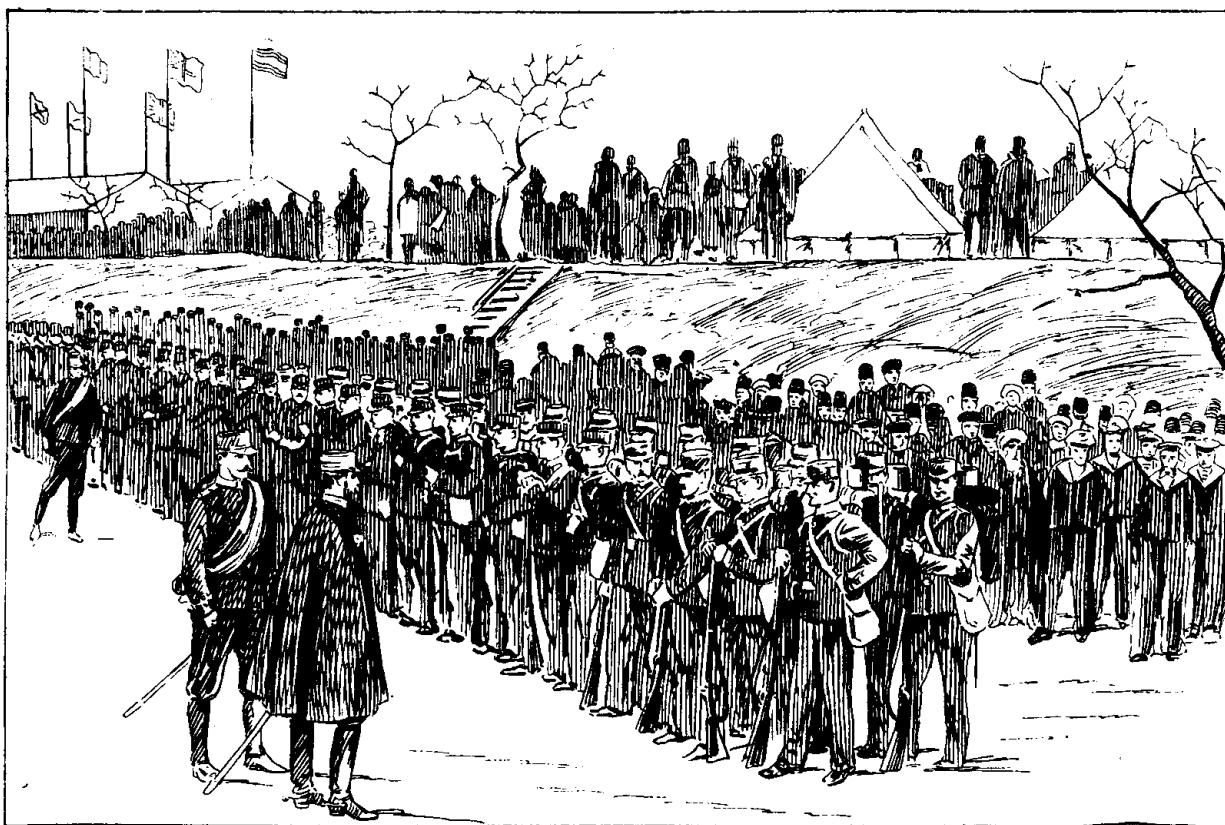
Si cette armée était bien conduite et bien disciplinée, son fanatisme aveugle en ferait une des plus solides de l'Europe : et l'on doit blâmer de toutes ses forces le gouvernement Prussien d'avoir fourni à ces farouches tueurs de chrétiens, des officiers capables de les discipliner.—F. P.

## LA VOCATION

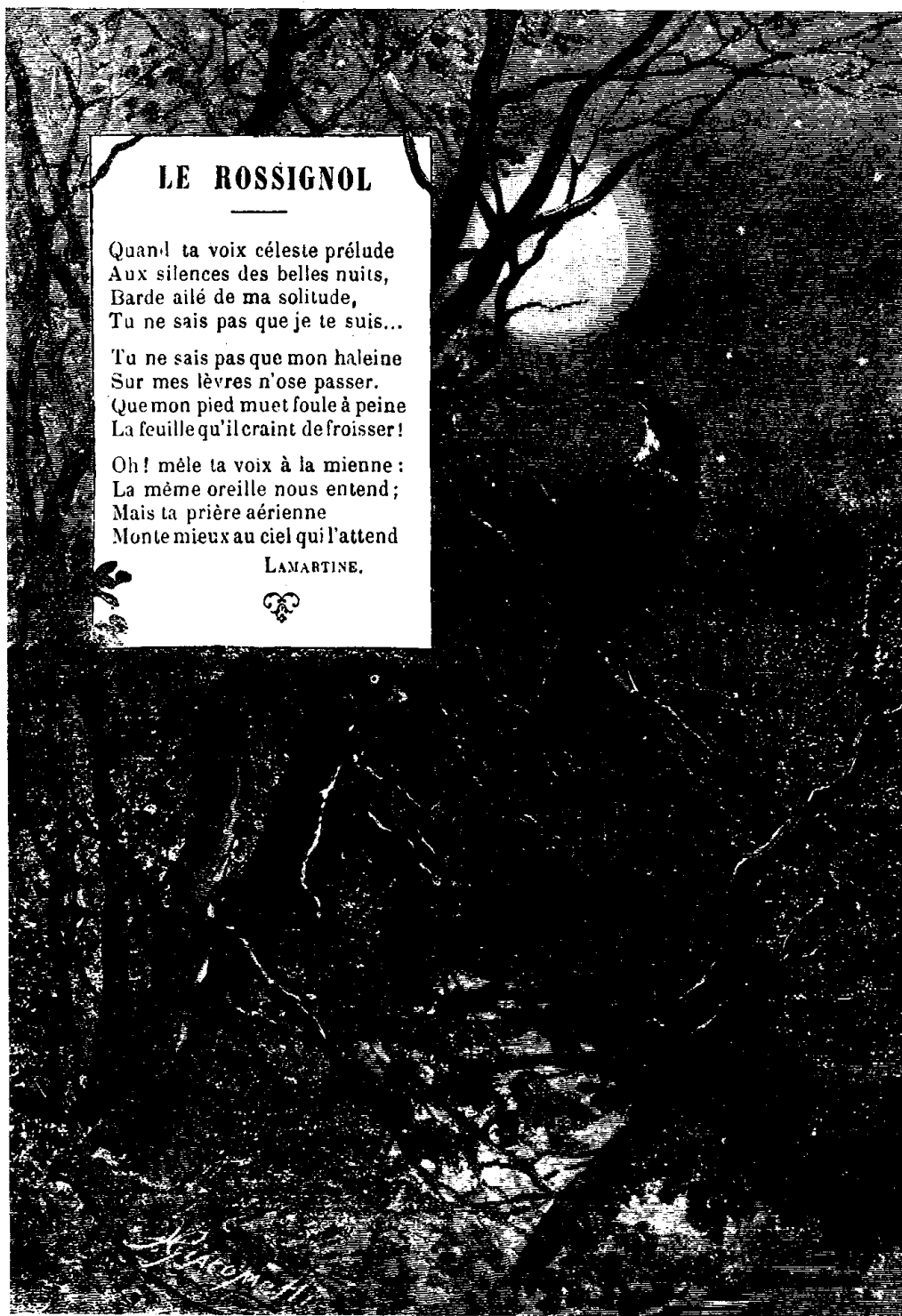
A chacun Dieu a marqué une place, a tracé une mission, en rapport avec les aptitudes qu'il lui a départies. Cette mission, il y a une manière sociale de l'accomplir. La meilleure manière de servir l'humanité, c'est de servir à quelque chose ; la meilleure manière pour chacun de servir à quelque chose, c'est de faire ici-bas ce pourquoi il se reconnaît fait... Le devoir, nous n'avons pas à le choisir, mais à le connaître... Le choix de son devoir est bien, en matière de charité et d'action sociale, une des prétentions les plus communes et les plus désastreuses pour la charité utile et pour la réelle action.

L'abbé PIERRE VIGNOT.

## LA GUERRE GRECO-TURQUE



ARRIVÉE A SUDA (CRÈTE) D'UN DEMI BATAILLON DU 8<sup>e</sup> RÉGIMENT FRANÇAIS



## LE ROSSIGNOL

Quand ta voix céleste prélude  
Aux silences des belles nuits,  
Barde ailé de ma solitude,  
Tu ne sais pas que je te suis...

Tu ne sais pas que mon haleine  
Sur mes lèvres n'ose passer.  
Que mon pied muet foule à peine  
La feuille qu'il craint de froisser!

Oh! mêle ta voix à la mienne :  
La même oreille nous entend ;  
Mais ta prière aérienne  
Monte mieux au ciel qui l'attend

LAMARTINE.



## A BATONS ROMPUS

Pauvre France !... Telle est l'expression que j'entends souvent exhaler par certains *charvins*, surtout depuis que la Grèce ne peut surnager au dessus de la Turquie. C'est certainement malheureux, mais qu'y faire ?... quoi ! vous voudriez que la France qui a ses yeux, son cœur et ses armes tournés vers la frontière de l'Est fasse encore rôti les marrons ?... Et qu'a-t-on fait pour elle en 1870-71, elle qui s'était auparavant sacrifiée pour tant de nobles causes ?

Laissez donc ce soin aux *embrasseurs* intéressés de la trinité infernale du Nord, surtout à ce parent de la Grèce, à ce lourd *embrasseur* de Kiel. Je vous disais, il y a quelque temps, dans ces colonnes, de vous méfier de ses embrassades mielleuses et fielleuses.

La France semble aujourd'hui le comprendre, et nous ne pouvons que l'en féliciter dans sa sagesse, car à l'axiome brutal : "La force prime le droit," elle a le droit de répondre : "Chacun pour soi, Dieu pour tous !"

\* \* \*

Je lisais dernièrement une chronique féminine, chronique où l'auteur tourne en ridicule une pauvre jeune fille qui a voulu se suicider dans un moment de désespoir amoureux.

Eh bien ! vous le dirai-je ? J'ai horreur du suicide, que je considère comme une lâcheté. Mais si Dieu est inexorable dans sa justice, ne croyez-vous pas que sa miséricorde trouverait quelque circonstance atténuante quand il devra juger un de ces êtres morts dans la folie de l'amour pour l'amour ?

Oh ! je sais fort bien que la jeune fille, chaste et pure, ne se laissera jamais aller à cet acte, dégradant et avilissant le plus noble, le plus beau, le plus grand, le plus saint des sentiments de l'humanité : l'amour !

Cette jeune fille s'éteindra lentement comme la lampe du sanctuaire : mais jamais, au grand jamais—et les confesseurs, les médecins, les psychologues et même les physiologistes ne me contrediront pas—jamais elle ne se ravalera à se suicider !

Vous n'avez donc jamais aimé, madame, ni versé de larmes d'amour ? Car alors vous sauriez que, parfois, sans l'excuser, on peut comprendre le suicide par amour !

\* \* \*

Une femme d'un autre genre et qui va probablement faire l'admiration de beaucoup, est cette femme qui vient de spéculer sur sa chair... sur sa viande... En effet, les journaux américains viennent de nous apprendre qu'une américaine—bien entendu—s'est laissée amputer un doigt, moyennant 1,500 dollars, pour

remplacer celui qu'une autre dame américaine avait perdu par accident.

Je crois qu'on a bien trouvé le mot en appelant cela : *la greffe animale*. Cela me rend rêveur, frondeur, et je me demande puisque la loi punit tout *suicidé raté*, pourquoi elle ne punirait pas aussi tout *suicidé en détail*. J'ai failli dire *bétail*, et je crois que le mot est juste. Ne désespérons donc pas de voir bientôt ce nouveau genre de commerce : grand assortiment de nez, d'oreilles et d'orteils etc... toujours frais, à la disposition de la greffe animale.

\* \* \*

Un barbier qui a dû avoir bien peur ces jours derniers, c'est M. Delorme, le figaro de l'hôtel Riendeau. L'assassin Kelly, le Shortis No 2 de la série, ayant manifesté l'intention d'être rasé, on ne saurait être plus régence, fut conduit à l'hôtel sus mentionné, s'installa dans les bras du fauteuil et s'abandonna aux mains du *frater* pour se faire... opérer. J'allais dire *électrocouter*. C'est affaire de temps, car plus heureux que Shortis, il n'aura certainement plus la vie à charge.

Donc, Delorme se met à l'œuvre. Il rase le meurtrier. Or, supposons que l'assassin ait voulu se suicider ?... Il n'avait qu'à donner un coup de tête quand il avait le rasoir sous le cou, il se coupait la carotide ou la jugulaire, et voilà Delorme arrêté pour *homicide par imprudence*. Jos. Riendeau était témoin, la police était blâmée... et le diable était aux vaches.

\* \* \*

Je ne puis résister au désir de vous conter, pour finir, une anecdote sur le greffe animale.

Un jour, toujours aux Etats-Unis, un accident épouvantable eut lieu. C'était la rencontre de deux trains de chemin de fer. Tous les voyageurs furent presque mis en chair à saucisse. Seule, au milieu du désastre, on entendit une voix qui criait :

—Cinq cents dollars à qui arrangera mon nez.

C'était un riche Américain qui avait eu le nez emporté. Le médecin de la localité arriva sur le lieu du désastre se présenta et fit la *greffe animale*. A cet effet, il tailla dans la *chair à saucisse* des autres voyageurs et fabriqua un nez au *yankee* estropié...

Six mois après, le riche Américain qui voulait tirer parti de tous les hasards de la vie, était exhibé dans un cirque où il faisait gros d'argent.

En opérant la *greffe animale*, le médecin avait pris un orteil dans la *chair à saucisse*... et un ongle avait poussé sur le bout du nez du Yankee.

\* \* \*

A propos de déménagement, voici ce que j'ai vu ces jours derniers.

Une famille déménageait et, comme en pareil cas, chacun portait quelque chose de plus ou moins précieux. La mère portait le *bébé*, le père le chat et le perroquet, la belle-mère un serin en cage, et un jeune enfant deux statues en plâtre.

Par une fausse manœuvre, le serin s'envola. Ce fut toute une affaire, et chacun de courir après. On n'entendait que ces cris : "Pitt, mon Pitt ! viens ici." Pitt alla se réfugier dans la maison qu'il venait de quitter et où on le rattrapa.

Or, en courant, l'enfant s'était jeté à terre et avait cassé les deux statues.

—Oh ! mon saint Joseph ! s'écria douloureusement la mère.

—Oh ! mon Napoléon ! s'écria le père.

—Tu vas en manger une, va, quand nous serons à la maison, cria-t-on au gamin.

Lui, insouciant, marchait en arrière et, pour échapper à la râlée, il eut une idée géniale. Avisant deux morceaux de bois, il en mit un dans chaque statue qui était creuse et il y fixa la tête. Puis, fier de son œuvre, il s'écria :

—Père, y sont arrangés..

Oui... seulement, l'enfant avait mis la tête de Napoléon sur le corps de saint Joseph, et *vice versa*.

GASTON-P. LABAT.

## D'UN HORIZON A L'AUTRE

Respectueusement dédié à Mlle Emma J..., Québec.

Dans une morne rêverie, je me demande, parfois, comment il se fait que les jours de notre existence, et surtout, les jours pendant lesquels on a trempé ses lèvres dans la coupe enchanteresse des plaisirs, pour en savourer longuement, goutte à goutte, la liqueur enivrante, comment il se fait, dis-je, que ces moments s'en vont, d'un pas imperceptible mais sûr, se jeter dans l'infini, où sombrent bien des choses ! tels ces petits ruisseaux, parmi l'herbe cachés, coulant sans bruit vers la mer, souffrant sans fond qui les absorbera, sans même qu'un frisson puisse nous révéler que le faible vient de s'engloutir dans l'immense.

Il y a quelques instants, chers amis, le front dans la main, le regard perdu dans le vague, je rêvais à ces mille et un riens qui, quelquefois, amènent sur notre bouche le sourire, et soudain disparaissent, emportant avec eux une jouissance à peine entrevue...

Oh ! vous tous qui m'écoutez, dites-moi !—N'avez-vous jamais eu dans votre vie, une minute, au moins, pendant laquelle a frémi votre âme et palpité bien fort votre cœur ? N'avez-vous jamais songé, ensuite, quand se fut anéantie votre extase, combien il est amer de voir cette parcelle de temps que vous auriez voulue éternelle, de la voir, dis-je, s'en aller pour toujours ?

Dites-moi (car tout mortel se soulage à parler de ses maux), que vous aussi, sur les roses du chemin déjà parcouru, vous avez abandonné un lambeau de votre pensée ; que quelque part, tels on verrait, sur les branches d'un arbre, deux ou trois brins de paille, derniers vestiges que la brise secoue tristement ; dites-moi que vous, de même dans un endroit solitaire, vous aviez bâti un nid soyeux, et que l'amour ou le bonheur, en s'envolant, n'y laissèrent que des débris parmi lesquels, hélas ! s'agit peut-être encore une portion de votre cœur !

Oui, comme moi, vous devez avoir un passé, car c'est en vain que je regarde ce qui m'entoure : depuis le brin d'herbe qui tremble jusqu'au géant des forêts ; depuis le monde où je vis (où je passe serait mieux dire), jusqu'à ces mystérieux flambeaux qui brillent le soir au-dessus de ma tête, tout proclame bien haut qu'il faut un commencement à ce qui doit mourir.

Et quelque chose me dit que vous devez le regretter, ce passé. Qu'il ait été rempli de souffrances et d'amertumes, qu'importe ? N'est-ce pas, que vous le regrettez, malgré tout et quand même ? D'ailleurs, quel est l'homme qui pourrait sourire parce qu'il vient de faire un pas vers sa tombe ?

Ce passé, tout comme moi, vous avez dû le pleurer, car je conviens qu'on puisse se réjouir d'une heure qui s'avance, mais jamais on ne se réjouit d'une heure disparue et qu'on ne pourra plus revoir.

Mais enfin, puisque le mouvement est donné ; puisque tout nous emporte dans le même effroyable tourbillon, à quoi bon regarder tristement en arrière pour contempler ce qui n'existe plus ! A quoi bon fixer ses yeux sur le sillage du navire, si le sillage s'évanouit avant d'avoir touché la rive, objet d'un souvenir !—A quoi bon songer au déclin du jour, puisqu'il doit survenir encore de nouveaux rayons !—A quoi bon gémir sur le néant des choses !—N'y a-t-il plus, pour notre jeune âge, de mystère dans les bois, et partout de charmants yeux bleus ? Aimons donc avant que viennent les noires déceptions ; aimons, c'est la loi de la nature entière ; aimons ! aimons toujours d'un noble et pur amour, et ce sera le bonheur. Aimons jusqu'au délire, et que cette sublime folie puisse, désormais, de notre vie faire une éternelle aurore !

JULES-E. R...

## L'ANGLAIS INSOLENT

De tout temps, l'Anglais a été ennemi de la France ; jamais les fils d'Albion n'ont pu fraterniser avec les fils des Gaulois ; dans toutes les occasions, la rivalité de la France et de l'Angleterre a été facile à remar-

quer ; l'histoire est là qui prouve ce que je viens d'avancer ; mais notre anecdote ne manquant pas d'originalité, de ce sel gaulois, je me fais un devoir de vous en faire le récit.

Dans un des meilleurs hôtels d'une des grandes villes de France arrive un Anglais, à la face rebondie, au ventre phénoménal, porté sur deux jambes très courtes fléchissant sous le poids du corps qu'elles soutiennent ; une tête assez volumineuse mais probablement sans cervelle, de petits yeux gris, clignotant à chaque instant. Deux ou trois cheveux sur le devant de la tête marquaient la limite du front et du crâne, tandis que toute la nuque était complètement dépourvue d'appendices pileux. Tel était, à grands traits, la physiologie de ce personnage.

L'heure du repas étant venue, notre homme s'assied devant une table bien garnie et se prépare à contenter son estomac et son ventre !

Mais avant de toucher aux mets qu'on lui sert, il appelle le garçon d'hôtel et lui dit :

—Garçon, apportez à moi un verre dans lequel un Français n'aurait jamais bu.

Le garçon va trouver le maître d'hôtel et lui rapporte qu'un monsieur, ayant l'accent Anglais, demande un verre où jamais Français n'ait bu.

L'hôtelier, grand patriote, sur sa poitrine duquel brillent les médailles de Crimée et du Mexique, sent l'insulte cachée dans cette demande ; aussi veut-il donner une bonne leçon à cet Anglais qui a l'audace de mépriser les Français qui le reçoivent.

Il ordonne à son domestique d'aller dans sa chambre à coucher et de lui apporter le vase qu'on place d'habitude dans la table de nuit.

Le garçon obéit.

—Aller donner à ce monsieur ce verre-là, dit le maître d'hôtel, et assurez-lui que jamais Français n'a bu là-dedans.

Le serviteur exécute les ordres de son maître. L'Anglais se fâche tout rouge, il crie, il gesticule, il donne de grands coups de poing sur la table et menace de tout briser, si on n'enlève pas immédiatement cet objet de devant lui.

Le garçon d'hôtel prend à témoin tous les spectateurs et assure l'Anglais qu'on l'a servi selon son goût, puisque jamais Français n'eut l'idée de boire là-dedans.

Le maître d'hôtel arrive avec deux militaires qui avaient entendu la sottise demandée de l'étranger et qui approuvaient la conduite de l'hôtelier.

Malgré tous ses cris, malgré tous ses gestes déordonnés, malgré toutes ses menaces, on force le lord anglais à boire dans le verre où jamais Français n'avait bu !!

Juste punition de l'insolence britannique !

Maur Calmet.

Armissan, (France), 1897.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

S.-B. Rivières.—Le sujet est trop personnel pour notre journal.—Veuillez aussi revoir les règles établies par notre numéro 672.

V. de Prairie.—Nous insérerons prochainement votre jolie boutade. Nous ne pouvons vous cacher que la fin gêne un peu le reste. Ne pourriez-vous ridiculiser un peu plus fort l'idée du "Divorcions."

L. A., Montréal.—Nous désirerions vous voir si possible, de 9 à 11½ heures ou de 2 à 5½ heures. Nous recevrons volontiers l'autre genre dont vous nous parlez.

A. de B., Montréal.—Ces jolies ruines méritent encadrement.

E. N., Peck-à-boon Villa.—S'agirait-il d'un pivert ?

—Passons.—Il est dans la composition du sonnet, une règle dont on ne peut trop s'écarter même sous le couvert de la licence. "Le Coursier" a brisé ses entraves ; et dans la finale, a trois vers semblables au lieu de fers. Ceci doit être dû, sans doute, aux trois précédents, l'orage faisant rage ?—Les autres passe-

ront à leur tour—mais auparavant, veuillez nous donner un nom responsable et votre adresse.

Bluet, Ottawa.—Quel regret nous éprouvons ! Ce sujet a été traité plusieurs fois jusqu'ici ; ne pourriez-vous nous envoyer quelque *bluette* moins longue ? Et croyez-vous vraiment à ce que vous dites de ce noble sentiment donné par Dieu : l'amour ?...

J.-A. B., Québec.—Nous regrettons bien vivement, croyez-le, de ne pouvoir reproduire. Nous sommes surchargés.

Fauvette, Montréal.—Joli gazouillis paraîtra.

A. F., Montréal.—Veuillez revoir les règles publiées dans notre numéro 672.

Auguste.—Accepté.

Nous voyons avec peine nos *jeunes* imiter certain genre d'un goût douteux de quelques poètes français, et s'affranchir de ces lois de la poésie française, si belles cependant, comme marquer la césure à sa place, et non à côté ! En outre, la poésie doit avoir une allure à part, que sentent l'oreille et le goût, afin de ne la point confondre avec de la prose rimée. On ne lit pas assez les génies du XVIIe et du XIXe siècle, on ne cherche plus à les imiter ! C'est une erreur, et c'est un tort.

## LES ÉVÉNEMENTS DE CUBA

(Voir gravure)

Les insurrections de Cuba et des Philippines sont loin d'être domptées, et, cependant, elles ont déjà coûté à l'Espagne des sacrifices énormes en argent et en hommes.

Il convient d'enregistrer encore les renseignements qui suivent :

Au 28 février, les hôpitaux militaires de Cuba contenaient 16.000 malades, dont 400 de la fièvre jaune, 4.000 des fièvres paludéennes, sur un effectif d'environ 145.000 hommes.

Quant aux pertes totales causées par ces deux guerres, voici, d'après un journal de Madrid, quelles proportions elles avaient atteintes à la fin de 1896 :

49 généraux, 773 officiers supérieurs, 7.047 officiers subalternes et 208.730 soldats se trouvaient ou avaient été envoyés dans ces deux colonies.

Ils ont perdu :

Sur les champs de bataille : 1 général, 6 officiers supérieurs, 55 officiers subalternes et 1.130 soldats ;

Des suites de blessures : 6 officiers supérieurs, 52 officiers subalternes et 577 hommes ;

De la fièvre jaune : 1 général, 30 officiers supérieurs 287 officiers subalternes et 10.475 soldats ;

De maladies ordinaires ou d'accidents : 2 généraux, 24 officiers supérieurs, 89 officiers subalternes et environ 10.000 soldats.

Au total : 4 généraux, 66 officiers supérieurs, 483 subalternes et 22.182 soldats.

Pour les Philippines, le besoin de nouveaux et considérables renforts se fait impérieusement sentir, et à Cuba, les avantages obtenus par le général Weyler sont si peu décisifs, qu'après la saison des pluies une nouvelle campagne, au moins, sera certainement nécessaire.

Nous donnons aujourd'hui un épisode d'une rencontre assez importante qui a eu lieu à Rio Hondo (province de Pinar del Rio). Le cabecilla Ruis Riberia le successeur de Maceo, a été fait prisonnier avec son état-major. Ainsi se trouvent privées de leur chef le peu de bandes insurgées qui restaient encore dans cette province.

## VALLEYFIELD

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui, à l'occasion de la visite qu'y a faite Mgr Merry del Val, une vue de l'évêché dont Mgr Emard, évêque actuel, est le premier titulaire ; une vue du salon de l'évêché ; une photographie du collège, dont les professeurs appartiennent au clergé séculier, ayant pour directeur le Révd M. l'abbé J.-C. Allard.

Le Jardin de l'Enfance est entre les mains des Sœurs de la Providence ; et l'on sait quel bien elles font.

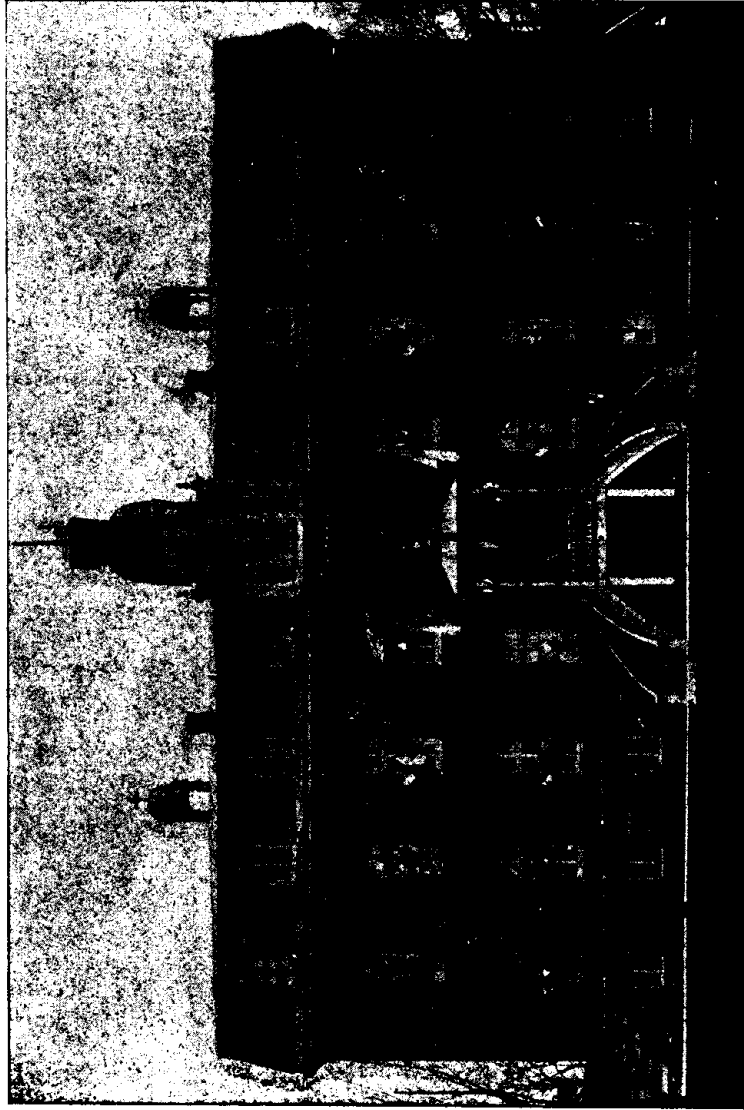




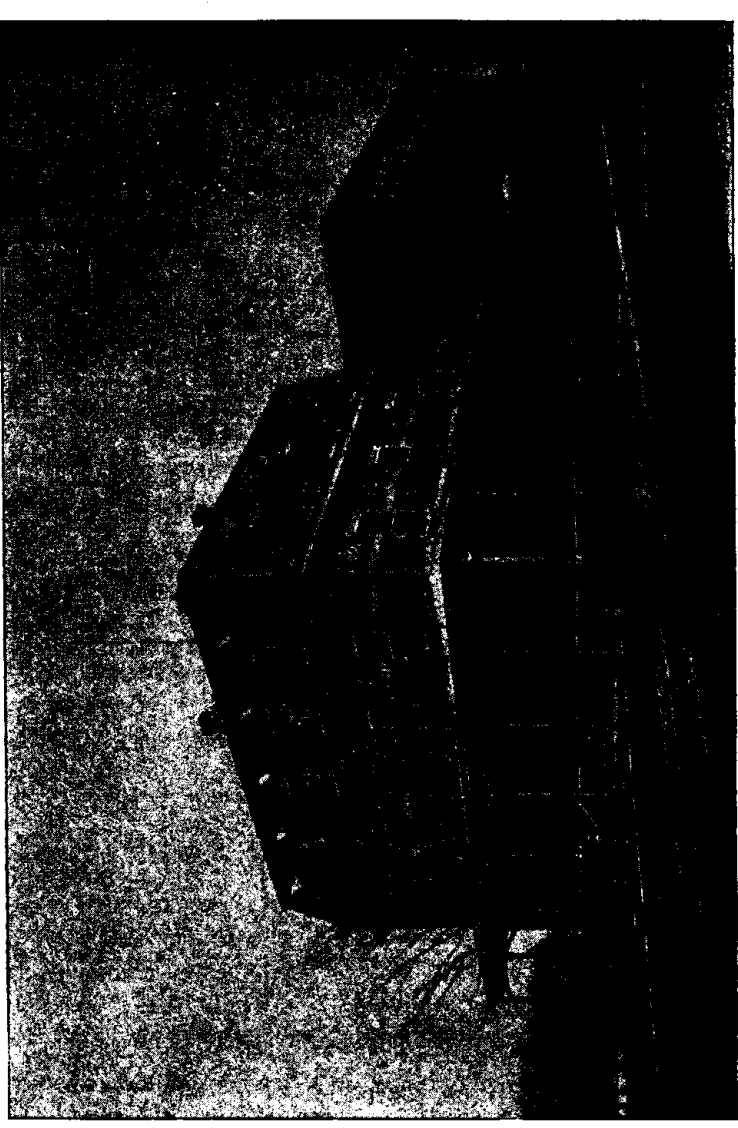
L'INSURRECTION A CUBA. — Engagement à Rio Hondo



LE COLLÈGE



LE JARDIN DE L'ENFANCE  
A TRAVERS LE CANADA.



RÉSIDENCE ÉPISCOPALE DE MGR EMARD



LE SALON DU PALAIS ÉPISCOPAL

(D'après photo. Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis)

LA MODE

Costume de promenade avec cape pour jeunes filles.— En lainage quadrillé bleu vert sur fond bleu. Jupe bleue unie, non garnie. Blouse à basque à carreaux disposée sur doublure ajustée, composée du dos, des devants arrangés en trois plis pour les devants et deux pour le dos. Ces plis seront disposés à part pour le



Costume de promenade avec cape pour jeune fille

dos. Boutonner devant sous le pli du milieu. Coudre la blouse dans un poignet de 1 pouce et y adapter la basque. Ceinture d'étoffe avec nœud droit fait de coques de 9 pouces de long et 4½ de large. Col droit sur 2 pouces et col rabattu en toile blanche. Cravate à bouts effilés en surah bleu. Cape bleue doublée d'étoffe à carreaux et chapeau de paille.

Cette nouvelle saison, les chapeaux suivent de point en point les fantaisies de la mode, aussi les voyons-nous scintillant de perles, criblés d'étincelles et surtout de paillettes de toutes couleurs semées sur le crin et le tulle, les favoris du moment. On ne saurait vraiment dire, au milieu de cette variété de formes, celles que la mode préfère, car toutes sont également jolies. Petite toque minuscule, chapeau rond relevé derrière, tricorne original, mais si seyant, grand chapeau de forme bizarre, au bord mouvementé, au fond mou, drapé au gré de la fantaisie, tous sont également élégants et bien portés. En voici un tout entier en violettes de Parme, très relevé en arrière, du côté gauche, par un bouquet de roses rouge. Un autre, de forme toque, drapé de tulle pailleté, est garni de camélias et de touffes de violettes.

En fait de gants, la mode n'autorise pour toilettes habillées que les gants clairs. Dans la toilette, les gants tiennent une place importante, et comme tout autre objet soumis à la mode ils obéissent à ses exigences. Entre tous, le gant de chevreau bien souple est le plus élégant, le plus comme il faut, et rien ne saurait le remplacer ; il n'a pour rival que le gant de Suède, fort joli, gantant bien, mais approprié surtout à la saison d'été. Pour le soir, en robe décolletée et manches courtes, c'est celui que l'on préfère. Pour la rue encore les gants de Toscane, les gants Biarritz avec broderie soie, sont commodes et très courants.

Quant aux gants en tissu fil de Perse, gants de fil armure forme mousquetaire ou gants de soie ; il est encore un peu tôt d'en parler, la saison chaude devant encore se faire attendre.

Du cœur à l'esprit, il y a un grand pont.—Mme de SÉVIGNÉ.

L'ART CULINAIRE

Ris de veau aux artichauts.—Mettez dans une casserole un morceau de beurre que vous délayerez avec de la farine jusqu'à ce qu'il prenne une couleur blonde, ajoutez ensuite deux ris de veau blanchis, deux fonds d'artichauts également blanchis ; champignons coupés en dés, bouquet (laurier, ciboule) assaisonnement (girofle, gousse d'ail), sel, poivre ; faites cuire doucement et mouillez de temps en temps avec du bouillon, vin blanc et même quelques cuillerées du jus qui a servi à faire préalablement blanchir les ris, de manière à faire une sauce courte que vous dégraissez un peu avant de servir.

Caramels à la crème.—Un verre à vin de sucre blanc en poudre, un verre à vin d'excellent lait ou crème fraîche. Mettre le mélange dans une capsule de porcelaine allant au feu et laisser cuire en mêlant.—On reconnaît que les caramels sont cuits quand ils prennent une couleur noisette. Pour plus de certitude faire tomber une goutte de mélange dans un verre d'eau froide ; il durcit presque aussitôt quand il est à point.

Verser alors dans un moule à caramels ou dans de petites boîtes en papier que l'on a enduites d'huile ou de beurre, pour que le bonbon n'adhère pas.

THÉÂTRES

Cette semaine, la direction du Théâtre Français donne une nouvelle représentation de *Held by the Enemy*, qui a été accueillie si favorablement ici, le mois dernier. Cette pièce est une délicieuse idylle des bois de la Caroline du Nord ; elle a remporté des succès complets dans d'autres villes, et a été représentée d'abord sur le théâtre de la place Madison ; Annie Russell tenait le rôle d'Esmeralda. La distribution des rôles a été renforcée par le fait que Miss Catherine Angus y est entrée à la place de Miss Draper. Il y a un fort programme de vaudeville, avec Miss Lydia Titus, chanteuse de réputation universelle, toujours bien appréciée.

Les pièces irlandaises ont été assez monotones tous ces temps derniers ; elles avaient de plus le défaut de ne pas peindre exactement le peuple irlandais tel qu'il est aujourd'hui, tel qu'il était autrefois. La nouvelle pièce qui se joue cette semaine au Théâtre Royal, *The boys of Kilkenny*, excite le plus vif intérêt et le plus grand enthousiasme chez les amateurs de théâtres. Cette pièce a eu du succès dans toutes les villes où on l'a jouée.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Plus vite que le vent parcourant la carrière,  
Mon premier, à grand bruit, fait voler la poussière :  
Tantôt, dans les combats, son redoutable essor  
Portait chez l'ennemi l'épouvante et la mort ;  
Tantôt c'est le contraire, et sa course rapide  
N'est qu'un amusement pour la main qui le guide.  
Mon dernier fait toujours plaisir  
Offert par une main amie ;  
On le garde toute sa vie  
Comme un précieux souvenir.  
Mon tout en quelques mots facilement s'explique :  
N'en approchez pas trop ; qui s'y trotte s'y pique.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 677

Charade.—Mari-âge.  
Récréation mathématique.—Main droite, 7 sous ;  
Main gauche 5 sous.  
Ont deviné : Mlle Chayer, Mlle N. Rosario, Mme Alf. Dupuis, Montréal ; Arthur Grenier, Québec ; I. Rivet, Lachine ; Délina et Léonidas, Eugénie et Dulcinea, Les Ecureuils ; A. Piché, St-Henri ; Les trois mêmes, Chicago ; Joseph Faille, Laprairie.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AVRIL, qui a eu lieu samedi, le 1er courant, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	17,325....	\$50.00
2e	No	39, 41....	25 00
3e	No	823....	15 00
4e	No	15,731....	10 00
5e	No	18,324....	5 00
6e	No	967....	4 00
7e	No	6 515....	3 00
8e	No	25 436....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

1 136	10,142	18,521	23,721	31,232	34,314
1 567	10,329	19,413	23,960	31,423	34,719
2 135	11,031	20,342	23,992	31,529	34,922
2 564	11,181	20,535	24,153	31,705	34,975
2,721	11,263	20,869	24,521	31,951	35,121
3,269	11,749	21,132	25,136	32,043	35,710
4,187	12,151	21,324	26,474	32,101	36,213
4,531	12,637	21,583	27,950	32,534	36,545
4,980	13,124	21,797	28,541	32,960	37,127
5,216	13,415	22,195	29,217	33,079	37,363
5,732	14,269	22,418	30,168	33,155	37,912
6,371	14,733	22,930	30,375	33,217	38,401
7,186	15,597	23,124	30,731	33,723	39,174
8,937	16,170	23,346	31,050	34,105	39,615
9,420	17,235				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

NOUVELLES A LA MAIN

—Monsieur, disait une dame grincheuse, je vous trouve bien effronté de me considérer de la sorte.

—Madame, répondit-il avec calme, je vous regarde, mais je ne vous considère pas.

\*\*\*

La logique de Boireau :

—Une supposition : je me marie, je prends femme. Personne ne me dis rien, n'est-ce pas ? Je prends un pardessus : on m'arrête. Donc, une femme vaut moins qu'un paletot.

GRAVURE-DEVINETTE



Il y a ici un officier. Où est-il ?

UN

10

# DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Wapwi, un peu étonné, promenait sa vue perçante tout autour de lui : sur les croupes des collines mouchetées de verdure, sur le vaste golfe où le roi de la lumière jetait une poussière d'or et jusque dans les gorges sinueuses de la rivière, d'où montaient lentement des brouillards irisés.

Il n'apercevait que le panorama accoutumé, qui valait certes bien la peine d'être admiré, mais qui ne l'émouvait pas autrement, l'ayant eu tant de fois sous les yeux.

De guerre lasse, il se résigna à garder le silence et à s'avouer que "petit père". Arthur était bien mieux doué qu'un enfant abénaki, puisqu'il possédait deux "jeux" d'organes visuels : l'un en dehors, l'autre en dedans.

Le jeune Labarou observait, en souriant, le travail d'esprit auquel se livrait son compagnon.

Voyant que celui-ci n'arrivait à aucun résultat et ne comprenait toujours pas, il lui dit, en lui tapant légèrement sur la joue :

—C'est inutile, petit, ne cherche plus : tu ne trouveras rien, étant trop jeune pour avoir éprouvé le sentiment qui me fait voir tout en beau, grâce aux yeux de mon cœur : cela s'appelle l'amour !

—L'amour ! l'amour ! répéta l'enfant. C'est donc ça, petit père, que tu as dans le cœur pour petite mère ?

—Justement, mon fils ! Tu y es ! s'écria Arthur, riant cette fois tout de bon.

—Wapwi aussi l'aime bien, mère Suzanne ! dit entre haut et bas l'enfant : elle a mis sa bouche couleur de rose sur les joues d'un petit sauvage... Bonne, bonne, petite mère Suzanne !

—Oh ! oui, va ! fit chaleureusement l'amoureux Arthur : bonne autant que belle !

Puis il ajouta, songeur :

—C'est drôle, tout de même... Cet enfant aime réellement Suzanne autant que je l'aime moi-même... Seulement, ce n'est pas... comme moi !

Ainsi devisant, les deux promeneurs arrivèrent à la passerelle.

Tout y était en ordre ou, du moins, paraissait tel.

Mais, au-dessous, le torrent, grossi par les pluies de quelques jours auparavant, avait les allures désordonnées d'une véritable catastrophe.

Les basses branches du tronc de sapin couché en travers trempaient dans le courant, qui leur imprimait un mouvement de va-et-vient régulier, quoique assez inquiétant.

Pour le quart-d'heure, Arthur se moquait bien de ces oscillations !

Ayant levé les yeux vers la cime du cap, en face, il avait entrevu un mouchoir blanc agité par une main de femme....

En avant donc !

Il s'élança....

Mais il n'avait pas fait la moitié du trajet, que la passerelle se rompit par le milieu et s'abîma dans le torrent.

Deux cris dominèrent un instant le tapage des eaux heurtées : l'un poussé par une voix de femme,—cri de terreur ! l'autre par un organe masculin,—clameur d'agonie !

Puis... l'éternelle chanson des chutes !

Les voix humaines s'étaient tues.

Le gouffre entraînait sa victime.

Où était donc Wapwi, le dévoué enfant des bois ?

Allait-il laisser périr son maître, sans tenter un effort pour le sauver ?

Nous allons bien voir....

Wapwi avait reçu l'ordre d'attendre, sur la rive droite, le retour de son compagnon.

Il était donc là, le suivant des yeux, au moment où la passerelle s'effondra ; et, chose singulière, à l'instant précis de la catastrophe, il pensait justement à la possibilité d'un accident de cette nature.

Dire qu'il n'eût pas une seconde d'émotion terrible serait contraire à la vérité.

Affirmer absolument aussi qu'il fut pris par surprise, en voyant

le tronc d'arbre se rompre, ne rendrait pas, non plus, exactement son état d'âme....

Nous dirions presque qu'il s'y attendait,—ou du moins que son instinct de sauvage l'avertissait que quelque événement imprévu allait arriver,—si nous pouvions analyser une sensation aussi vague, un pressentiment aussi rapide, que celui qui l'étreignit soudain au moment où Arthur mettait le pied sur la maudite passerelle.

Dominé par ce singulier pressentiment, il avait jeté un rapide coup d'œil en aval, dans la direction de la plus prochaine chute, à deux arpents au plus de distance.

Et c'est justement à ce qu'il pourrait faire, en cas d'accident, que pensait le jeune Abénaki, lorsque l'événement redouté eut lieu.

Sans même pousser un cri, il prit sa course du côté de la chute, cassa en un tour de main une longue gaule de frêne, dévala sur le flanc escarpé de la rive et se trouva,—Dieu sait par quel miracle d'adresse !—sur une étroite corniche à fleur d'eau, saillant de quelques pouces en dehors de la muraille à peine déclive qui endiguait le torrent, un peu en haut de la courbe formée par la nappe d'eau tombante.

La rivière, en cet endroit, avait bien une cinquantaine de pieds de largeur ; mais, comme elle faisait un léger coude vers l'est, le courant portait naturellement du côté où se tenait Wapwi, et l'enfant pouvait espérer que son maître passerait à portée d'être secouru.

C'est, en effet, ce qui arriva.

Retardé dans sa marche par ses branches qui grattaient le lit du torrent, le tronçon d'arbre, qu'heureusement Arthur avait pu saisir en tombant, n'avancait que par bonds et en exécutant une série de mouvements giratoires, qui rapprochaient le naufragé tantôt d'une rive, tantôt de l'autre.

A une dizaine de pieds de la corniche où se tenait Wapwi, Arthur se trouva, pendant quelques secondes, à portée de saisir la perche tendue à bout de bras....

—Prends, petit père ! cria Wapwi, et ne tire pas trop fort, si tu ne veux pas m'entraîner à l'eau.

Arthur saisit machinalement la perche et se laissa glisser de son épave....

Dix secondes après, il était dans les bras de Wapwi, sur l'étroite corniche.

Au même instant, ce qui restait de la passerelle s'abîma dans la chute....

La première pensée du jeune Labarou fut de jeter vers le ciel un regard de reconnaissance ; mais sa seconde, assurément, fut pour son jeune sauveur.

Il le serra dans ses bras, comme une mère eût fait pour son enfant.

—Mon petit Wapwi, lui dit-il en même temps, tu m'as sauvé la vie !... Sans toi, sans ton courage intelligent, je serais là, dans l'abîme creusé par la chute !... Désormais, c'est entre nous à la vie à la mort,—souviens-toi de cela !

Wapwi, les yeux étincelants de plaisir, frotta son front sur les mains du "petit père."

Cette naïve carresse exprimait, dans l'idée du petit Abénaki, le comble du bonheur.

Mais, soudain, la figure de Wapwi changea d'expression.... Ses yeux s'agrandirent.... Son bras se dirigea du côté de l'est....

—Petite mère Suzanne ! dit-il.

Arthur regarda.

Dominant d'une vingtaine de pieds le torrent déchaîné, un énorme rocher se dressait à pic sur la rive gauche, en face ; et, sur ce socle géant, une blanche statue de femme, les bras et les yeux levés vers le ciel, semblait lui adresser une fervente action de grâce.

Nous disons : statue !... Et elle en avait bien l'air, cette jeune fille agenouillée dans une immobilité en quelque sorte hiératique, les cheveux en désordre et pâle comme une morte, laissant monter, elle, la vierge mortelle, l'ardente reconnaissance de son cœur jusqu'aux pieds de la Vierge immortelle !...

Très ému, le jeune homme la contemplait, n'osant parler, comme s'il eût craint de troubler quelque mystique incantation.

Suzanne s'étant relevée, il lui cria :

—Merci, merci, Suzanne !... Mais ne restez pas là !... Je tremble pour vous !... Retournez là-bas !

Et il lui indiquait la direction du Chalet.

La "statue" s'anima, et un blanc mouchoir s'agita dans ses mains. Mais ses paroles n'arrivèrent point jusqu'aux naufragés, à cause du fracas des eaux.

Elle fit un dernier geste d'adieu et disparut au milieu des sapins.

Quant à Arthur et son sauveur, ils escaladèrent, non sans peine, la berge à pic et reprirent, eux aussi, le chemin de la maison paternelle.

Le guet-apens avait raté !

## XV

## OU WAPWI COMMENCE A AVOIR LA PUCE A L'OREILLE

Comme on le pense bien, la chose fit du bruit dans *Landerneau* — nous voulons dire dans Kécarpoui.

Bien que le naufragé lui-même se montrât très sobre de commentaires, et surtout de suppositions, on n'en construisit pas moins, grâce à l'imagination des femmes, un drame des plus noirs où les pauvres sauvages de la côte jouaient le vilain rôle.

C'est Gaspard qui émit le premier cette idée....

N'avait-il pas, les jours précédents, découvert des pièges et des trappes, tendues ci et là dans la savane, par des mains inconnues ?

Qui donc venaient chasser si près des deux seules familles blanches de la baie, sinon les Micmas du détroit de Belle-Isle ?

Et, d'ailleurs, à l'appui de cette thèse, ne pouvait on pas supposer que les parents de Wapwi, irrités de l'enlèvement de leur petit compatriote, rôdaient autour de l'établissement français, dans le but de reprendre leur bien ?....



La passerelle se rompit et s'abîma dans le torrent.—Page 27, col. 1

A cela Arthur répondait, en haussant les épaules :

—Laisse-nous donc tranquilles, toi, avec tes histoires !.... Tu sais bien que Wapwi n'a pas de parenté micmacque, puisqu'il est Abénaki et vient du sud !....

—D'accord ; mais il y a sa belle-mère, — sa belle-mère inconsolable !

Et Gaspard riait d'un petit rire sonnait faux.

—Oh ! là ! là !.... cette grande guenon qui battait son beau-fils à coup de trique, comme s'il eût été un simple mari ?.... En voilà une femme pour se faire du mauvais sang à cause qu'il est parti !

—Hé ! bon Dieu, c'est peut-être leur façon d'aimer, à ces brigands-là !

—Les vraies mère, je ne dis pas.... Mais la veuve du pauvre vieux que nous avons ensablé là haut, dans la savane, doit avoir d'autres soucis que de courir après un enfant qu'elle haïssait comme peste.

—Alors, c'est par pure méchanceté qu'ils ont fait le coup, — si toutefois quelqu'un a touché à la passerelle.

—Pas méchants, pas méchants sans raison, les sauvages !.... murmura Wapwi.

Gaspard regarda l'enfant avec des yeux mauvais

—Toi, silence, petite vermine !.... Ne viens pas défendre tes amis.

—Gaspard ! fit Arthur, élevant le ton.

—Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

—Laisse cet enfant : tu n'as que des mots durs pour lui.

—Faut-il donc se mettre la bouche en cœur pour lui parler ?

—Il a sauvé ma vie, Gaspard !

—La belle affaire !.... Puisqu'il se trouvait là, à point nommé !

—Quand tu y aurais été toi-même, je parie bien que tu ne serais pas arrivé à temps pour me harponner au passage, comme il l'a fait.

—Peut-être !.... On ne sait pas....

Et le cousin ajoutait en lui-même : " Ah ! mais non, par exemple... Pas si bête !

Ces propos s'échangeaient sous l'auvent du hangar où se seraient les articles nécessaires à la pêche et où se préparait le poisson destiné à être encaqué.

Ce hangar, assez vaste, était divisé en deux compartiments : l'un où se faisait la salaison, l'autre servant d'atelier de tonnellerie.

Une petite forge, munie de sa large cheminée, y était attenante.

C'est dans cette dernière partie de l'édifice que se tenait le plus souvent Wapwi, en qualité de *souffleur* du père Labarou, le maître-forgeron.

Quant il n'était pas à son soufflet, Wapwi ne quittait guère Arthur, à moins que ce ne fut pour aider les deux femmes.

Car il ne se ménageait point, l'agile enfant, et faisait tout en son pouvoir pour se rendre utile.

Aussi il fallait voir comme tout le monde l'aimait dans la famille, à l'exception toutefois de Gaspard, qui ne perdait jamais une occasion de lui témoigner son aversion.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la catastrophe de la passerelle.

Peu à peu, le souvenir de cet étrange accident s'affaiblissait dans l'esprit des intéressés.

Arthur lui-même n'y pensait plus, ou du moins semblait n'y plus penser.

Seul, un membre de la petite colonie en avait l'esprit occupé.

Et c'était.... Wapwi.

Diable !... Pourquoi donc l'enfant se martelait-il la tête avec un accident vieux de deux semaines ?

Nous sommes forcé de faire ici un aveu, un bien pénible aveu....

Wapwi, — ce modèle de gratitude, ce vase contenant la quintessence de l'affection filiale, — Wapwi avait un défaut, un grand défaut.

Il était chauvin !

On avait accusé, après l'accident de la rivière, ses compatriotes cuivrés d'avoir organisé ce guet-apens odieux, en faisant tomber un énorme caillou, arraché des flancs du cap....

Wapwi voulait prouver la fausseté de ce soupçon en retrouvant les deux ou du moins l'un des bouts de la dite passerelle. Une fois en possession de cette pièce justificative, on verrait bien, oui ou non, si le tronc de l'arbre avait été scié ou s'il s'était rompu sous un choc pesant.

Qu'il réussît à mettre la main sur ce simple morceau de sapin, et tout de suite les soupçons étaient détournés pour se voir reporter sur le véritable coupable, que Wapwi ne serait pas en peine de désigner, le cas échéant.

Voilà à quoi, le jour et la nuit, songeait l'enfant.

Il avait bien fait des recherches des deux côtés de la baie, le long du rivage.

Mais, sans doute, le courant de la rivière avait entraîné au large les deux bouts du tronc d'arbre encore garni d'une partie de ses branches, car il n'avait rien trouvé.

—Ils seront descendus jusqu'à Belle-Isle.... se disait Wapwi, ou bien ils sont allés s'échouer sur le rivage de Terre-Neuve.... Il faudra que j'aïlle par là, l'un de ces jours.

— Si je retrouve le sapin avec une cassure ordinaire, les sauvages ont fait le coup.

— Mais s'il y a un trait de scie à l'endroit de la rupture, le coupable.... c'est.... l'oncle Gaspard !

— Les sauvages ne traînent pas de scie avec eux, quand ils vont en expédition.

— Au reste, il n'y a dans les bois, autour d'ici, ni Micmaes, ni Abénakis, ni Montagnais. Les trappes que l'oncle Gaspard dit avoir découvertes près de la rivière, Wapwi sait mieux que personne qui les a tendues, puisque c'est lui-même....

— Il faut bien que la marmite de la mère Labarou soit fournie de gibier !

Et, sur ce raisonnement très juste, comme canevas, Wapwi brodait les plus fantastiques fioritures.

Pour légende à ce travail d'imagination enfantine, il y avait ces mots : *je veillerai !*

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Allez, mademoiselle, dans cette famille de braves gens, il y a, comme vous le voyez, bien des douleurs... Mais si on ne fait point de fête, cela n'empêchera pas que chacun de nous offre un cadeau à Catherine. On lui ménage des surprises. Si on ne rit guère, les cœurs seront attendris, et cela vaut autant.

—Cela vaut mieux ! dit Cyprienne.

Elle hésita un moment, puis, prenant son parti en brave fille qu'elle était, la jeune fille posa la main sur l'épaule de Néra.

—Et Pierre ? demanda-t-elle.

Le visage de la bohémienne s'éclaira.

—Voilà le vrai bouquet ! dit-elle ; seulement, c'est un secret. Je vous le dis à vous, parce que vous n'en parlerez à personne... Nous attendons Pierre...

—Tu en es sûre ?

—Il m'a écrit, à moi, afin d'être certain que sa lettre ne serait pas lue... Quand Catherine a vu le facteur, elle m'a demandé de qui était la lettre. Mademoiselle, j'ai menti... j'ai répondu : " De mon parrain."

—Est-ce qu'il revient ? a repris mère Catherine.

—Oui, on l'attend.

—Quel bonheur ! Néra, il est si bienfaisant, si peu fier. C'est un de ces riches qui devraient toujours habiter leurs terres, pour semer le bien autour d'eux !

—Je serais pour ma part bien heureuse de le revoir.

—Sans rien ajouter, j'ai rejoint Louise et Marie, pour leur annoncer la grande nouvelle. Songez-y donc ! Voilà trois ans qu'il est parti. Nous allons le trouver bien changé... Peut-être a-t-il des moustaches et des galons ! Il est si intelligent, si travailleur, et puis, vous ne savez pas, l'ambition lui est venue. La veille de son départ, il causa longuement avec Catherine, et j'entendais de temps en temps sa voix s'élever : " Je deviendrai officier, s'il le faut, pour le mériter ! disait-il, mais elle sera ma femme ! " Catherine semblait vouloir lui faire comprendre que jamais il n'atteindrait un pareil bonheur. Mais Pierre s'entêtait dans sa volonté et dans son espérance. " Combien faut-il donc de temps afin de devenir assez instruit pour passer officier ? Mon maître d'école affirme que je suis intelligent, j'ai de la mémoire, et ce que je veux, je le veux bien ! Oui, oui, j'aurai l'épaulette si elle a le courage de m'attendre." Catherine le prit dans ses bras : Tu vas l'aimer plus que moi ! dit-elle.—Non, mais autrement ; tu gardes mon âme, elle mon cœur."

—Il a dit cela, Néra ?

—Et bien d'autres choses que je ne saurais répéter. Tenez, voulez-vous voir la lettre ?

—Donne, fit Cyprienne avidement.

La bohémienne la tira de sa poche et la tendit à la fille du meunier. Vraiment, il devenait difficile de croire que l'apprenti de Devor, le menuisier accoutumé au maniement de lourds outils, avait acquis cette belle, large et ferme écriture ; l'orthographe était bonne, et Cyprienne, en constatant ces progrès, sentit des larmes lui monter aux yeux.

Depuis le jour de son départ, Pierre ne lui avait point écrit. C'était un de ces êtres silencieux qui savent subir la douleur et vivre d'une lointaine espérance. Les quelques mots que Cyprienne avait laissés tomber dans son cœur ne pouvaient engager son avenir. Le père était là. Un père riche, glorieux d'une fortune lentement amassée, et qui, sans doute, rêvait de marier sa fille à un notaire de campagne ou à un médecin de village, ce summum de l'ambition des riches. De quel droit troublerait-il la vie de Cyprienne et la vieillesse du père ? Pierre et la jeune fille avaient, sous l'empire d'un sentiment vrai, échangé des confidences qui les liaient dans le secret de leurs pensées. Mais les réflexions de Catherine troublèrent le soldat. Il se demanda si réellement il n'avait pas eu tort, et résolut de ne point engager davantage Cyprienne dans une voie dangereuse. Mais, au fond de son âme, le souvenir resta aussi vif, la tendresse aussi profonde, et les efforts qu'il fit au régiment n'eurent d'autre but que de se rapprocher de la fille du riche meunier.

A travers l'écorce des mots, Cyprienne devinait mille choses tendres pour elle. Il ne la nommait point, mais combien il y songeait !

—Tiens-tu beaucoup à la lettre ? demanda la jeune fille à la Tzigane.

—Moi, mademoiselle...

—Oui, toi.

—Oui et non ; pourquoi ?

—Je la garderais pour la montrer à mon père.

—Gardez-la donc, mademoiselle, votre père aime les bonnes gens, il connaît Pierre, puisqu'il a travaillé au moulin...

Néra s'arrêta, puis, brusquement, avec la franchise de sa nature primesautière :

—Mais il vous a sauvé la vie... Je me souviens, maintenant... il veut devenir officier pour épouser une femme au-dessus de lui... cette femme, c'est vous...

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Cyprienne.

—Avec tout le monde, oui, sans doute. Oh ! aimez-le ! jamais vous ne trouverez un homme plus doux, plus empressé de vous plaire... Vous serez heureuse si vous avez le courage de lutter pour lui, et, j'en suis certaine, maintenant, ce courage vous l'aurez.

—Ah ! petite Néra ! tu dis vrai, je l'aurai, et je te le prouverai.

La bohémienne se leva, rangea une corbeille, puis tout à coup, sur la cheminée, avisant un groupe d'albâtre :

—Qu'est-ce que cela représente, mademoiselle ?

—Ne le vois-tu pas ?

—Un oiseau qui déchire sa poitrine, tandis que sa couvée plonge le bec dans la plaie... Pauvre oiseau, qui se tue pour la nourrir...

—Oui, répondit Cyprienne. On en a fait le symbole de l'amour maternel, dévoué jusqu'à la mort... Et souvent, sous cet emblème, les sculpteurs se sont plu à représenter la charité du Christ.

Les mains de Néra se joignirent, et son visage exprima une convoitise ardente. Cyprienne saisit cette expression sur la physiologie mobile de la Tzigane, et, prenant gracieusement le groupe :

—Te ferait-il plaisir, Néra ?

—Oh ! vous ne sauriez comprendre à quel point je serais heureuse de le posséder. Et cependant, je vous l'avoue, mademoiselle, je ne le garderai pas... Je le désire pour l'offrir à Catherine... Vous ne le savez peut-être pas, mais dans le village on l'a surnommé la *Mère Pélican*. Je comprends maintenant ce que ce mot veut dire. Elle a élevé ses dix enfants, et quand l'un d'eux a manqué à sa couvée, elle l'a remplacé par la Tzigane perdue dans le bois... Oui, je voudrais donner ce soir ce groupe à ma mère adoptive. Il nous rappellerait à tous qu'à chaque heure du jour et de la nuit, elle nous a prodigué ses sueurs et le sang même de son âme.

—Prends-le donc, petite Néra ; la plus heureuse de nous deux c'est moi.

Néra se jeta au cou de Cyprienne.

—Faudra-t-il dire quelque chose à Pierre ?

—Non, dit la jeune fille, non ; ce n'est point de la sorte que je veux lui rappeler nos mutuelles promesses. Au revoir, Néra, à bientôt !

La bohémienne reprit sa corbeille vide et descendit l'escalier.

Elle avait envie de chanter et de rire, à cette heure. Pierre revenait, elle venait de parler de François, elle rapportait un magnifique cadeau pour Catherine.

Cyprienne, assise près de la fenêtre, continuait à rêver en suivant de l'œil le cours du Morin. Mais, cette fois, elle se revoyait, non plus dans le passé, mais dans l'avenir, appuyée au bras d'un homme qui, par amour pour elle, s'était élevé progressivement. Le moulin continuait à moudre, faisant de l'or à mesure que s'envolait la fleur du froment ; et lentement, réglant sa marche sur les pas hésitants de son petit-fils, venait le père souriant, heureux, recommençant la vie et la trouvant meilleure depuis qu'il l'avait débarrassée des entraves du faux orgueil et des calculs de l'avarice.

Néra courait sur la route avec des allures de mouette. Elle trouva Catherine, Louise et Mélisse dans le coup de feu du repassage d'une fin de semaine. Le linge fin, parfumé, s'entassait dans des corbeilles. Nichette le prenait à mesure sur la table et l'empilait soigneusement, tandis que Marie, cherchant les livres des pratiques, les rangeait avec le linge.

Les garçons n'étaient point rentrés encore. Quatre heures allaient sonner, et devaient ramener Georges. Il continuait d'aller à l'école, et travaillait avec une assiduité remarquable. Comme il témoignait le désir d'être un jour instituteur, et que ses dispositions concordaient avec ce souhait. Catherine le laissait libre de suivre cette vocation.

Georges, doux, mais taciturne, replié sur lui-même, rongé par un chagrin dévorant, travaillait avec la force que communique le désespoir. Il était si tendre, confiant, doux et bon ; lentement son âme se replia sur elle-même, et il en vint à douter de pouvoir être jamais heureux. L'existence lui semblait un enchaînement de devoirs qu'il s'efforçait d'accomplir, sans attendre pour cela la moindre récompense.

Quand il rentrait, il souhaitait un bonjour grave à sa mère et à ses sœurs ; si le temps était beau, il travaillait ou lisait dans le jardin ; quand il devenait mauvais, il s'enfermait dans un cabinet et n'en sortait qu'à l'heure des repas. Néra lui témoignait une pitié qui le soulageait, tout en demeurant insuffisante à le consoler.

La bohémienne, après avoir aidé rapidement Nichette à remplir

les corbeilles, Mélisse et Louise à nouer les paquets, rangea la chambre et s'occupa du souper. Sans en rien dire à Catherine, on en avait soigné le menu, et les enfants, réunissant leurs épargnes, y avaient ajouté des gâteaux, dont raffolait la pauvre Claudine.

Celle-ci suivait du regard les derniers préparatifs du repas de famille.

Etendue sur un lit d'une blancheur de neige, ses pauvres mains amaigries, allongées sur les draps, elle demeurait souvent de longues heures les yeux clos, voyant sans doute des visions intérieures. Quelquefois de grosses larmes roulaient sur ses joues sans qu'il lui devînt possible de les retenir, et dans un soupir de jour en jour plus faible, elle murmurait :

—Claudin !

François revint de la forge, en même temps que Julien quittait la tuilerie. Il s'était décidé à y rester, et travaillait en qualité de mouleur. Très bien vu de ses patrons, il comptait au nombre des meilleurs ouvriers. Vincent apprenait le jardinage, et dépensait ses soirées à prendre de Néra des leçons de botanique.

La famille paraissait d'une grande aisance, quoique quatre des enfants ne gagnassent encore rien.

En dépit de ce que Catherine abandonnait à ses enfants, elle possédait un livret de caisse d'épargne et commençait le trousseau de Louise. Songeait-elle déjà à la marier, cette jolie et modeste fille, travailleuse et bonne, pieuse et sage, qui, après la mort de Jean Tournil, devint la seconde mère des petits ? Elle ne l'avouait point ; peut-être même n'y songeait-elle pas sérieusement. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'allait jamais au bal, et qu'elle restait au bras de sa mère durant les promenades du dimanche.

Mais le jardinier chez qui travaillait Vincent, et qui venait de temps à autre tailler, greffer, et planter chez Catherine, apportait pour elle des pots de plantes rares, et venait donner des renseignements sur son apprenti. Il le faisait avec une sorte de gaucherie dont souriait Catherine, et qui faisait rougir Louise. Aussi, ne demandait-elle jamais à sa mère pourquoi celle-ci achetait du linge et préparait son trousseau.

Enfin, la chambre fut rangée, la nappe mise ; il ne restait plus qu'à servir quand, de chaque coin de la chambre, surgirent des bouquets soigneusement cachés. François embrassa sa mère le premier, avec un sentiment de joie mêlé de fierté. Il cachait dans son bouquet une belle montre d'argent depuis longtemps désirée par Catherine. Vincent disparaissait derrière une boîte de fleurs artistement montée par son patron. Julien soutenait un vase de terre modelé avec goût. Il en avait créé le modèle à la grande admiration de ses camarades.

Des plantes d'eau réunies en gerbes et liées par un jonc en formaient le motif ; mais ce qui souleva l'enthousiasme général, ce fut la scrupuleuse réalité avec laquelle Julien représenta une reinette posée sur une large feuille. Catherine embrassa Vincent et Julien le larmes aux yeux. Georges vint ensuite, apportant un cahier merveilleusement écrit et un certificat d'études.

—C'est bien ! dit Catherine, je suis contente.

Elle le regarda doucement, mais ne l'attira point sur son cœur. Alors les fillettes s'avancèrent : Louise avait sur le bras un fichu au crochet, véritable merveille ; Marie une pelote de soie destinée à la chambre de sa mère ; Nichette une solide paire de bas attestant de grands progrès dans l'art du tricot. La bohémienne laissa passer les enfants les premiers, elle savait qu'elle aurait son tour, et cachait sur sa poitrine le petit groupe d'albâtre.

—Eh bien, Néra ! dit Catherine.

La Tzigane se jeta dans ses bras.

—Voici, dit-elle, ce que j'ai pour vous, pour celle que dans le pays on appelle la mère Pélican.

Elle découvrit alors le groupe d'oiseaux.

—Depuis des années et des années vous vous dévouez pour nous, épuisant votre santé, usant vos jours. Oh ! que Dieu vous bénisse, sainte et chère Catherine ! Comme l'oiseau qui, n'ayant plus rien à donner en pâture à ses petits, les abreuve de son sang, vous vous êtes sacrifiée pour eux et pour moi, l'enfant de votre pitié.

—Mais tu es notre sœur, Néra, s'écria François en prenant dans ses mains la main de la bohémienne. Est-ce que tous nous ne t'avons pas adoptée ? Toi aussi tu es de la couvée.

—Claudin ! Claudin ! appela la jumelle.

Celle-ci protestait, obstinée dans son regret.

Catherine se précipita sur le lit de la petite malade.

—Ne pleure pas, ma chérie, dit elle, ne pleure pas ! Dieu nous le rendra. Est-ce que Néra serait pour ainsi dire ressuscitée dans mes bras, si mon Claudin était mort ? Oh ! si tu m'aimes, guéris, ma Claudine, ne me laisse pas cette angoisse sans nom de te voir sans fin souffrir de l'absence de ton frère ! . . .

—Je guérirai, dit Claudine, Dieu est bon, il me prêtera des ailes et j'irai chercher Claudin au paradis.

Puis, voyant combien elle affligeait sa mère :

—J'ai tort de te dire ces choses . . . Je t'obéirai, j'essayerai de vivre pour toi, rien que pour toi.

Catherine tomba agenouillée près du lit.

La porte s'ouvrit, et un beau garçon, portant l'uniforme des dragons s'avança dans la chambre. Il alla droit à la mère, et la souleva dans ses bras :

—Pierre ! mon Pierre !

—Présent ! c'est ta fête, et me voilà !

—Oh ! s'écria Catherine dont le cœur éclatait, c'est mon plus beau bouquet !

Pierre embrassa les frères, les sœurs, Néra. Il s'émerveilla de la beauté et de la fraîcheur de Louise, vanta l'air modeste de Marie, railla Néra sur le ton de sa peau, tout en regardant François qui souriait ; il voulut voir le cahier de Georges et le vase de Vincent, et ce fut seulement quand il eut donné à chacun sa part de louanges et de tendresse, qu'il prit place à table. Alors il parla du régiment, et montra ses galons d'or. Tout s'était affiné en lui : les manières et le langage. Néra n'exagérait rien en affirmant à Cyprienne qu'il reviendrait digne d'elle. La famille l'écoutait émue, charmée et fière. Certes s'il le voulait, il deviendrait officier. Le voudrait-il ? quelles étaient ses intentions ? Mais Pierre affirmait ne pas savoir, tandis que Néra, levant le doigt d'un air railleur, répétait que sa vocation était d'être meunier.

Le regard de Pierre répondit aux malices de Néra par une question à laquelle la petite bohémienne répondit grâce à un signe de tête. Oui, elle avait vu Cyprienne. Pierre le comprit, et son expansion redoubla. Claudine elle-même parut revivre. Après le repas, la famille se groupa autour de son lit, et sa couverture se trouva jonchée de fleurs.

Nichette s'esquiva un moment, afin de porter à souper à Madeleine. Celle-ci était toujours dans le même état, rendue immobile par la paralysie, et ne gardant de vivant dans son visage que les yeux.

Pendant ces longues journées d'immobilité et de silence, Madeleine gardait ses yeux fixés sur l'image sainte. Son regard seul était une prière ; tout ce qu'elle endurait s'unissait au divin martyr.

Parfois Nichette entrait à petits pas dans la chambre de Madeleine, et, s'asseyant sur une chaise basse, elle cousait près du lit de la paralytique. Si elle voyait les yeux de Madeleine se reposer avec une expression ardente sur le chapelet de bois attaché à ses rideaux, elle le prenait et le récitait de sa voix douce, frêle et harmonieuse comme le son de cristal d'un harmonica. Les prunelles de la malade brillaient quand elle voyait entrer Nichette. Cette enfance en fleur s'attachait à cette vieillesse décripité, gardant à peine un souffle de vie.

Nichette avait des attentions charmantes pour cette pauvre.

—Celle-ci est née sœur de charité ! disait la mère.

Tandis que s'achevait la fête de famille, Nichette fit souper la mère Madeleine, puis, s'asseyant à côté de son lit, elle récita le chapelet.

Il était tard quand Pierre alla partager le lit de son frère François. Catherine se coucha la dernière, car longtemps elle veilla le sommeil fiévreux de Claudine. Oh ! chère femme au cœur d'or ! que ne pouvait-elle, comme l'oiseau dont Néra venait de lui donner l'image, ouvrir son cœur et en laisser couler le sang goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il eut ranimé cette petite agonisante qui se mourait de la perte d'un frère.

RAOUL DE INAVERY

(A suivre)

## Aux Jeunes Femmes et aux Jeunes Filles

Une femme, une jeune fille, a des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis de sa conscience, d'elle-même et de ses parents et amis. Une santé débile et chancelante nuit invariablement à l'accomplissement de ces devoirs. La femme qui travaille courageusement pour aider à subvenir aux besoins de la famille ne peut laisser se détruire ainsi sans en prendre souci, le principe de son existence, sa santé, qui est son gagne pain et la base de son bonheur. Nous nous adressons aux personnes pâles et étioilées, à celles qui ont perdu les couleurs de la bonne santé, et surtout à celles qui sont les victimes de cette terrible maladie appelée le beau mal.

Le remède honnête et sûr, est aujourd'hui à votre portée, et le pharmacien du coin l'a en vente. S'il ne l'a pas, il se le procurera pour vous, ce sont les Pilules Rouges du Dr Coderre. Le "Journal de Médecine" a dit de ces pilules : "Elles sont la plus merveilleuse découverte du 19e siècle."

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la malle, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Boîte de poste 2306, MONTRÉAL.

ILS SONT A PLAINDRE

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes ; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses du *Baume Rhumal* qui les guérira radicalement.

CHOSSES ET AUTRES

—Le sultan de Zanzibar vient d'abolir l'esclavage dans son royaume.

—Le revenu de l'or dans le Trésor des Etats-Unis, se monte à \$154,000,000.

—Les chercheurs de places sont encore en grand nombre à Washington.

—Les pertes causées par l'inondation de long du Mississipi, se montent à \$100,000,000.

—D'après le cardinal Vaughan, la moyenne des conversions au catholicisme est de 600 par mois en Angleterre.

—Montrez à vos commis que vous savez apprécier leurs efforts et faites de votre mieux pour les aider et leur faciliter le travail.

—La succession de Naser-Ed-Din, le défunt shah de Perse, s'élève à plus de \$200,000,000, la plus grande partie consistant en espèces et en lingots d'or et d'argent.

—Le soulier pointu, exagéré, a fait son temps. Voici que l'on annonce à sa place un genre de soulier à gros bout rond, forme nez de bouledogue. Les modes se suivent, mais ne se ressemblent pas.

UN VRAI TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale : le *Baume Rhumal* guérit toux, rhumes, grippe, bronchites, sans nécessiter de régime spécial. 25c partout.

—Un journal raconte, d'après un voyageur, que le poisson ne se vend plus à Constantinople parce que le Bosphore contient trop de cadavres. Les grands crimes ont ordinairement leur châtement en ce monde et le sultan de Turquie a plus fait contre son empire par le massacre des Arméniens, qu'il n'aurait fait par la perte de grandes batailles.

"THE DELINEATOR"

Ce journal de modes se recommande par son bon goût dans le choix des modèles donnés, tout autant que par ses articles littéraires bien soignés. En outre cette publication s'occupe de développer l'amour du travail chez les jeunes personnes en donnant des canevas d'ouvrages au crochet, des dessins de dentelles, des choses diverses à l'aiguille.

S'adresser à *The Delineator Publishing Co., Ltd.*, 33, rue Richmond, Toronto (Ouest). Prix de l'abonnement : \$1 par an, ou 15c le numéro.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 avril 1897 : Mlle de Valgenouse, Cte de Mouy ; Les invasions de 1814-15 et la spoliation des musées nationaux, E. Müntz ; Guerre et Commune, L. Gallet ; Extraits de ses mémoires inédits, gén. Chlapowski ; La Crête martyre, G. Doublet ; L'école supérieure navale, commandant Chassériaud ; Souvenir de la France : A l'Élysée, J. Dara ; Bourgeoisie et peuple, A. Vavasseur ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Le rosaire au village ; Sonnets normands ; Causerie d'atelier ; Manque d'entrain.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.

C'EST LÀ LE SECRET

La cause du succès du *Baume Rhumal* est connue de tous ceux qui en font usage ; il guérit promptement et radicalement. C'est là tout le secret.

CANCER GUÉRI Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la Salsepareille d'Ayer.

"J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et



après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison."—Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE, CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

PLUS D'ASTHME  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
CIGARETTES CLÉRY  
et la POUDRE CLÉRY  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT  
Étendu d'eau le  
LAIT ANTÉPHELIQUE  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Détersif, et s'oppose à  
Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,  
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la  
peau du visage claire et unie. — A l'état  
pur, il colore, on le sait, Masque et  
Taches de rousseur.  
Il date de 1849  
CANES, PARIS

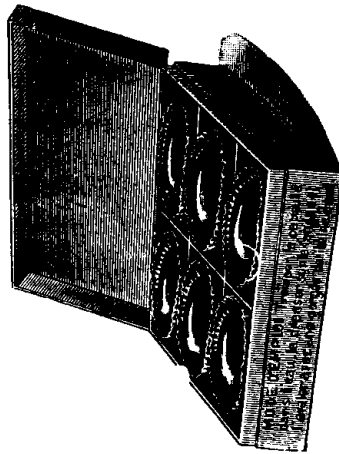
Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Echantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucun repugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : les Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitabile.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada  
Maisons ROYER et ROUGIER Frères  
55 St. Sulpice Street, MONTREAL.  
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

Un PRÊTRE  
de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
PILULES ANTONIO  
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.  
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107, RUE SAINT-JACQUES  
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal, mardi, le 15 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction.  
W. WEIR, Président.

Trente ans de Succès  
GUÉRISON CERTAINE  
en 2 heures  
SANS COLIQUES ni NAUSÉES  
SANS AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du  
par les  
CAPSULES  
L. KIRN  
à l'Extrait éthéré de  
de FOUGERE Mlle Pare  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie KAUGOU,  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.  
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyens par jour pour la semaine finissant le 24 avril 1897

54,467

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques



**UNE SEMAINE DE**  
**Vente - Extraordinaire**  
A LA MAISON DE  
**E. LEPAGE & CIE**

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc.. etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WOR-  
CESTERSHIRE, (sauce forte) la  
meilleure sur le marché et vendu  
régulièrement 10c, spécial..... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX  
TOMATES (Catchup) garantie pre-  
mière qualité et vendu régulièrement  
10 c, spécial..... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde  
Française de 10c pour 7 ou 4 pour .  
Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu  
10c, spécial..... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c,  
spécial..... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal,  
vendu 10c, spécial..... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, ven-  
du 15c, spécial..... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes  
bouteilles, vendue 25c, spécial..... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argen-  
teries, vendue 25c, spécial..... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c,  
spécial..... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c,  
spécial..... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial..... 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c  
" grande boîte 15c, " 6c
- Pommes (Vaseline), vendu partout  
20c, spécial..... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c,  
spécial..... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement  
5c, spécial..... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c,  
spécial..... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement  
10c, spécial..... 6c

**FERBLANTERIES**

- Plats pour laver les mains, valant 15c,  
spécial..... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe,  
valant 6c, spécial..... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon,  
valant 15c, spécial..... 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial..... 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, va-  
lant 45c, spécial..... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c,  
spécial..... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisé,  
valant 35c, spécial..... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial..... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, mou-  
les, cuillères au choix..... 1c

**GRANITE**

Dans ce département nous avons un assorti-  
ment complet à des prix encore jamais offert.  
Nous recevons journellement des lots jolis  
que nous offrirons d'ici au tour de l'an à des  
prix qui ne manqueront de répandre notre  
réputation si avantageusement connu.

**Département de Jouets et Articles  
de Fantaisie**

Ce département comprend l'assortiment le  
plus complet de Jouets et Articles de Fantai-  
sie tel que **Poupées, Petits Soldats, Petits  
Tramways, Petits Bateaux, Etc., Boîtes  
de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc., Etc.**

D'ici au jour de l'an notre magasin ne  
fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs  
pour permettre à notre nombreuse clientèle  
d'éviter la foule qui encombre notre magasin  
tous les jours et aussi lui permettre de bien  
tout visiter chaque département dans chacun  
leur spécialité. Après le jour de l'an et les  
jours suivants notre magasin sera fermé à 6h.  
p.m. Le Samedi et les jours de Fêtes  
exceptés

**E. LEPAGE & Cie**  
Coin des rues St-Laurent et Duluth



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

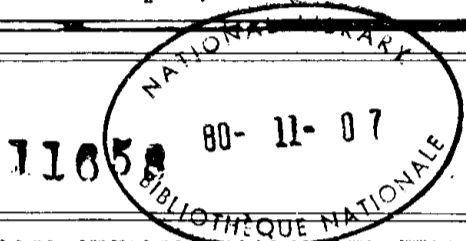
EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

**SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**  
87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



**LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

**FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000**

**Distribution chaque mercredi**

**Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :**

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vanklegk Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissomette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport. 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nom-  
breux pour les mentionner.

**Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00**

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

**La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée  
sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus  
nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2818.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans  
toutes ses branches  
dentier en Allumi-  
nium plus léger que  
le caoutchouc. Ex-  
traction de dents  
sans douleurs, d'a-  
près les procédés

les plus nouveaux. Spécialités dentiers et  
couronnes en or. Extraction gratuite de dents  
tous les undis.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**Nouvelles Tapisseries**

POUR LA CUISINE. Plusieurs beaux  
dessins convenables pour la cuisine,  
avec bordures à l'avenant, le rouleau, 3c.

POUR CHAMBRES A COUCHER.  
Dessins très choisis en teintes délicates  
avec bordures à l'avenant, le rouleau, de  
4c à 15c.

POUR PASSAGES, la CHAMBRE  
A FUMER, et les salles à manger, il y  
a variété dans les dessins et couleurs,  
nous avons aussi un immense assorti-  
ment de bordures de 9 à 18 pouces à  
l'avenant, de 10 à 23c.

POUR LE SALON, la SALLE DE  
RECEPTION, rien de plus convenable  
et de plus à la mode que la tapisserie  
Gobelin ou style Louis XVI, élégantes  
couleurs, fresques et bordures à l'ave-  
nant, de 10 à 50c.

**Nouveaux Tapis Tapestry**

Nouveaux tapis tepestry en patrons  
très choisis et couleurs artistiques, 23c.

Magnifiques dessus et effets merveil-  
leux pour convenir à n'importe quelle  
chambre, 35c.

Un beau tapis modèle en riches des-  
sins, grand et petits patrons valeurs spé-  
ciale, 48c.

Un beau tapis à un prix minime avec  
bordure à l'avenant, dessus pour convenir  
à n'importe quelle chambre, 63c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Tapis de Bruxelles**

Grandes occasions d'acheter vos tapis  
cette semaine ; les plus beaux tapis de  
Bruxelles avec bordures, largeur ½, à  
l'avenant, en une grande quantité de  
magnifiques dessins, 89c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Rideaux pointe d'Irlande**

Cinq caisses de rideaux en dentelle  
pointe d'Irlande, les plus nouveaux et  
dessins artistiques, à des prix extrême-  
ment bas.

Rideaux en dentelle pointe d'Irlande,  
blancs ou écrus, très jolis patrons, \$3.

Rideaux en dentelle pointe d'Irlande,  
les dessins les plus nouveaux, bordures,  
fortes, bonne grandeur, élégants effets  
ouvrages, de \$4.00 à \$6.55

Rideaux en dentelle pointe d'Irlande,  
très choisis, nouveaux patrons et dessins  
uniques, de \$7.00 à \$9.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Costumes de Cyclistes pour  
Hommes**

Costumes de cyclistes en tweed gris  
croisé, habit sac, 4 poches rapportées,  
revers durables qui se boutonnent ou ne  
se boutonnent pas au cou. Les culottes  
sont bien finies avec fond double ren-  
forcé, lanières aux genoux, 3 poches et  
poche de sûreté en arrière, poche de  
sûreté en arrière, poche de montre et  
cintures, le tout bien fait et bien fini,  
\$3.50.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame